



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Mol
245
38

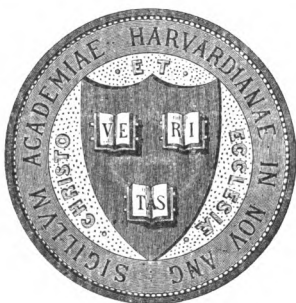
HD WIDENER



HW NQPM G

Vol 245.38

MOLIÈRE COLLECTION



Harvard College Library

FROM THE LIBRARY OF
FERDINAND BÔCHER, A.M.
INSTRUCTOR IN FRENCH, 1861-1865
PROFESSOR OF MODERN LANGUAGES, 1870-1902

GIFT OF
JAMES HAZEN HYDE
OF NEW YORK
(Class of 1898)

Received April 17, 1903

0

LE MISANTHROPE

0

COMÉDIE

PAR

M O L I È R E.

AVEC COMMENTAIRES CHOISIS DES MEILLEURS
COMMENTATEURS FRANÇAIS

AUGMENTÉS DE REMARQUES

PAR

OTTO FIEBIG, Dr.

0

ET

STANISLAS LEPORTIER.

0

LEIPZIG

VOIGT & GÜNTHER, ÉDITEURS.

1863.

Ms. 245.38

Harvard College Library

From the Library of

Ferdinand Bocher

Gift of James H. Hyde

1914

Noms des commentateurs français.

Voltaire = *V.*

Bret = *B.*

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

Préface.

Cette comédie en vers et en cinq actes, fut jouée sur le théâtre du Palais Royal, le 4 juin 1666. Nous voilà parvenus à un des chefs-d'œuvre de la scène comique française; car il n'est pas aisé de prononcer entre *le Tartufe* et *le Misanthrope*; c'est l'embarras où l'on se trouve lorsqu'il faut choisir entre *Phèdre* et *Iphigénie*, ou entre *Rodogune* et *Cinna*.

Il était réservé au 18^e siècle dissertateur et confiant, d'attaquer le *Misanthrope*, si admiré de toute l'Europe, et traduit dans toutes les langues. M. R. de G., dans sa lettre à M. d'Alembert, s'est livré, sur cette comédie, à des déclamations d'un vertueux Spartiate, ignorant et la science aimable des mœurs, et le vrai goût des spectacles, chez une nation policée, qui ne vit point sous un gouvernement démocratique.

M. d'Alembert s'est garanti de partager avec M. R. la témérité littéraire d'attaquer Molière; il a même défendu ce grand homme avec autant de force que de succès, ainsi que M. Marmontel. Qu'il soit permis, après ces deux hommes célèbres, d'examiner encore les erreurs de M. R. Peut-être les combattra-t-on par d'autres raisons que les leurs, tant

la cause du goût est abondante et fertile en moyens propres à la défendre.

„Molière,“ dit M. R., page 54 et suivantes, „n'a point voulu corriger les vices, mais les ridicules... Il lui restait à jouer celui que le monde pardonne le moins, le ridicule de la vertu; c'est ce qu'il a fait dans le Misanthrope... Alceste est un homme droit, sincère, estimable, un véritable homme de bien; Molière lui donne un personnage ridicule... Molière a mal saisi le Misanthrope; pense-t-on que ce soit par erreur? Non, mais voilà par où le désir de faire rire au dépens du personnage, le force à le dégrader contre la vérité du caractère“... Et p. 72, „l'intention de l'auteur étant de plaire à des esprits corrompus, ou sa morale porte au mal, ou le faux bien qu'elle prêche, est plus dangereux que le mal même, en ce qu'il fait préférer l'usage et les maximes du monde à l'exacte probité, en ce qu'il fait consister la sagesse dans un certain milieu entre le vice et la vertu; en ce qu'au grand soulagement des spectateurs, il leur persuade que, pour être honnête homme, il suffit de n'être pas un franc scélérat.“

Une espèce d'indignation s'élève, mais on la contraindra, et l'enthousiasme qu'excite le mérite de Molière dans les esprits bien faits, cédera ici à la considération et à l'estime que son critique indiscret mérite à d'autres égards.

Qu'est-ce qu'on entend M. R. par le ridicule de la vertu? Ces deux mots se détruisent mutuellement; il fallait dire, d'une vertu privée, par humeur ou par orgueil, de son plus cher avantage, et de sa marque la plus distinctive, celle de se faire aimer. M. R. croirait-il qu'une vertu douce et qui attire à elle tous les cœurs, n'est pas la vraie et solide vertu? S'imaginerait-il qu'elle n'existe pas, parce qu'il a pu en trouver la pratique difficile et rare? Il n'y a qu'un Misanthrope qui

puisse donner le nom de vertu à son dégoût pour l'humanité.

Pourquoi haïr ses semblables? Pourquoi, dans la société, se donner un titre qui la déchire? Pourquoi Alceste, à qui Molière aurait fait pratiquer la vertu, s'il avait voulu le peindre comme un véritable homme de bien, n'est-il jamais, dans tout le cours de la pièce, ni doux, ni patient, ni humain? Pourquoi n'y est-il, au contraire, que brusque, bizarre, emporté, insupportable aux autres? Pourquoi fait-il, en aimant, le choix le moins assorti et le plus ridicule? Pourquoi, malgré les sages réflexions de ses amis, est-il le jouet éternel d'une médisante et d'une coquette qui ne rassemble chez elle que des fâts? Pourquoi, dans un âge mûr, où les fautes de la jeunesse deviennent presque des vices, remplit-il chez elle le personnage d'un écolier? Non, encore un coup, Alceste n'est pas, dans la rigueur du terme, un véritable homme de bien.

A quels traits M. R. a-t-il pu le reconnaître pour tel? Est-ce au ton âcre et sans retenue dont il fait, dans la première scène, le portrait de l'homme avec lequel il est en procès? Est-ce au souhait barbare autant qu'insensé, de voir ses juges commettre une iniquité, en lui faisant perdre sa cause, pour avoir le plaisir de les haïr et de les déchirer? Les *parbleu, morbleu, tétbleu*, etc., dont tous ses discours sont lardés, sont-ils des signes auxquels M. R. reconnaisse un homme vraiment vertueux? Est-ce au courroux déraisonnable qui le transporte contre un valet trop lent à lui trouver un papier, dans la scène 4^e du 4^e acte, que le citoyen de Genève a conçu l'estime profonde qu'il a pour ce personnage?

Molière se connaissait mieux en sages; rappelons ici le portrait qu'il fait des véritables gens de bien dans la scène 6^e du *Tartufe* (p. 47 de n. 6d.):

Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu,
On ne voit point en eux ce faste insupportable.

Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections ;
Et laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur âme est portée à bien juger d'autrui.

Voilà sur quelle hauteur il faut que se mesurent ceux qui aspirent au nom de sages ; et si l'Alceste de Molière est bâti sur un modèle presque opposé à celui-là, ce n'est point un véritable homme de bien, parce que la vertu digne de nos respects est toujours douce, patiente et charitable.

Molière n'a donc point conçu l'idée monstrueuse de jouer la vertu sous le masque d'Alceste ; il n'a fait le choix de ce caractère que parce qu'il était un foyer très-étendu, sur lequel pouvait aller se réfléchir le plus grand nombre des ridicules de son temps, qu'il voulait faire passer sous nos yeux. Il semble que Molière ait réalisé, pour la gloire de son art, le vœu détestable de ce *marault de Caligula*, comme dit Montaigne, qui souhaitait que le peuple Romain n'eût qu'une tête, pour la faire tomber. *Utinam populus Romanus unam cervicem haberet.*

L'humeur d'Alceste devait lui servir à peindre avec chaleur des ridicules ; mais cette humeur même, dans un homme aussi faible qu'un autre, était un excellent sujet de comédie entre les mains de notre auteur, qui, dans ce chef-d'œuvre, est bien loin d'avoir persuadé que, *pour être honnête homme, il suffit de n'être pas un frano scélérat.*

„Il a mal saisi le Misanthrope“, dit M. R. Cette seconde inculpation est-elle mieux fondée que la première ? C'est ce que nous allons examiner.

Le Misanthrope d'une république et celui d'une monarchie

sont deux personnages différents pour le *mode*. Si le *Misanthrope* d'un État gouverné par un maître, est un homme d'un état abject, ou s'il est élevé en dignité, l'éducation et les relations de cet individu, avec l'ordre de la société, y apporteront encore de nouvelles disparités.

Ce n'est point assez qu'un caractère soit dessiné dans la nature généralement prise. S'il est destiné à servir d'exemple, il faut qu'il soit tracé dans chaque pays et dans chaque âge, selon les mœurs données. Le *Timon* des anciens n'est point notre *Misanthrope*. Alceste l'est autant qu'un Français de son état et du 17^e siècle ait pu le devenir; et lorsque M. de M. osa désirer de lui ressembler, c'était un trait de son propre caractère; c'était avouer seulement qu'avec autant d'humeur que le *Misanthrope*, il n'avait pas toujours son courage pour pousser, dans toutes les occasions, les choses aussi vigoureusement que lui. Ce qui ne prouve pas que le caractère soit manqué.

Il y avait plus de misanthropie, sans doute, dans le mot effrayant du maréchal d'Huxelles, qui justifiait son célibat en disant qu'il n'avait pas encore trouvé de femme dont il voulût être le mari, ni d'homme dont il désirât être le père¹⁾. Mais ce mot indignerait sur la scène française; et plutôt au ciel que nos auteurs de théâtre sussent, aussi bien que Molière, à quel point un caractère cesse d'être dramatique, et fait pour

¹⁾ Il est singulier de trouver dans un autre maréchal de France la même haine pour l'espèce humaine; le maréchal de Gassion disait qu'il n'estimait pas assez la vie pour désirer d'en faire part à quelqu'un. Ils ne faisaient cas, sans doute, que de la postérité d'*Épaminondas*. „Je laisse à ma patrie, disait ce général Thébain, deux filles, dont le nom retentira dans toute la Grèce, les victoires de *Leuctres* et de *Mantineé*.“

être présenté à une nation chez qui tous les extrêmes sont rares, et par conséquent inutiles à montrer.

Si *Le Misanthrope* n'eut pas d'abord tout le succès qu'il devait avoir, ce ne fut par aucun des raisonnements de M. R. Il fallait pour les faire naître, que notre impuissance de produire nous eût réduits à ne faire que raisonner sur les productions des autres, et que ce faneste goût dissertateur eût ouvert un champ libre à tous les paradoxes possibles.

On ne dut paraître indécis sur le sort de ce chef-d'œuvre, que parce qu'étonné de la noblesse et de la décence du genre, le public n'osa prononcer d'abord si ce genre nouveau pouvait être propre à ses plaisirs.

Cette partie de la nation qui, dans nos spectacles, occupe la dernière place, relativement au prix, cherche moins à admirer qu'à rire, au sortir du travail et des soins pénibles de la vie; et *Le Misanthrope* n'excitait que le rire de l'esprit. C'est ainsi que Térence, dont les premiers ouvrages avaient eu un plein succès, échoua dans sa comédie de *l'Hécire*, parce qu'il avait tenté, par ce drame, d'introduire à Rome un genre de comédie plus grave et plus sérieux.

La tradition nous apprend, d'ailleurs, que le sonnet d'*Oronte*, écrit dans le style des petits vers, qui faisaient alors des réputations aux *Ménages*, aux *Cotins*, aux *Montreuil*, etc. etc. etc., avait malheureusement plû au parterre, et que la honte d'avoir approuvé des sottises, l'indisposa contre l'ouvrage de Molière.

Il fallut donc le ramener par la farce du *Fagotier*, et bientôt il eut plus de honte encore d'avoir été peu frappé des beautés du *Misanthrope*, que d'avoir été séduit un instant par les jeux de mots et l'affectation puérile du sonnet.

Il faut convenir que, si Molière n'avait pas donné à Alceste une vertu qui le fit aimer, il avait un peu relevé ce personnage en lui donnant tout le goût dont il était rempli

lui-même, et l'on sait qu'il ne désarouait pas de s'être copié, à cet égard, dans plus d'un endroit de cette comédie.

La leçon rigoureuse qu'il fait à Oronte, est une des choses qui ont le plus contribué à perfectionner l'esprit de la nation; et la préférence comique d'Alceste pour la vieille chanson sur toutes les misères à la mode, servit longtemps de boussole pour distinguer et le naturel et le vrai d'avec la pompe fleurie de tous les faux brillants qu'on étalait alors avec tant de confiance, et qui se produisent encore avec succès parmi nous.

La tradition parle d'une querelle fort vive entre Matherbe et un jeune homme de robe qui était venu consulter ce poète sur quelques petits vers qu'il avait faits, et sur lesquels ce père de notre poésie dit, sans aucun ménagement, son avis au jeune rimeur. „Avez-vous, lui dit-il, l'alternative de faire ces vers ou d'être pendu? A moins de cela, vous ne devez pas exposer votre réputation, en produisant une pièce si ridicule.“ Il est, très-possible que cette anecdote ait fourni à Molière l'idée de la scène excellente d'Alceste et d'Oronte.

On veut aussi que Molière, dans le courroux plaisant d'Alceste sur l'accommodement proposé par messieurs les académiciens entre Oronte et lui, se soit rappelé ce qu'il avait lui-même dit à Despréaux sur Chapelain: *Il n'y a point de police au Parnasse, s'était un jour écrit le satyrique, si je ne vois ce poète attaché au Mont fourchu*; mais si l'anecdote précédente est vraie, elle seule peut avoir inspiré à Molière ces deux vers:

Je soutiendrai, morbleu, que ces vers sont mauvais,
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

M. de M. voulant enchérir sur Alceste, osa, dit-on, avancer que l'ordre même du roi ne pourrait l'empêcher de soutenir les vers mauvais. M. de M. se vantait vraisemblablement. Un ordre de Louis XIV l'aurait au moins embarrassé beau-

coup; et d'ailleurs était-ce au protecteur déclaré de Chapelain et de Cotin de se piquer de tant de sévérité dans une décision sur des vers?

C'était de lui que Despréaux avait dit, dans sa satire à M. de Valincour:

Le ris, sur son visage, est en mauvaise humeur.

Cela prouve bien que son caractère avait pu fournir quelques traits à Molière; mais comme on vient de le voir, on ne pouvait pas lui supposer le goût d'Alceste dans la scène du sonnet.

On sait que M. le duc de S. A. plaisantant M. de M. sur le personnage du *Misanthrope*, celui-ci lui répondit: *Eh! ne voyez-vous pas, mon cher duc, que le ridicule du poète de qualité vous désigne encore plus clairement?* Cela pouvait être vrai, et il y a grande apparence que Louis XIV, qui redoutait le ridicule presque autant que Molière, trouvait fort bon que cet auteur n'arrêtât son génie par aucune des petites considérations, dont l'oubli pourrait, dans un autre temps, perdre un homme de lettres.

Les contemporains de Molière reconnurent sans doute, et *Damon le raisonneur*, qui trouve toujours l'art de ne vous rien dire avec de grands discours; et le *mystérieux Timante*, qui, jusqu'au bon jour, vous dit tout à l'oreille, et le *Géralde entêté de qualité*, et l'*orgueilleux Adraste*, et le *jeune Cléon*, et son oncle *Damis*, qui, les bras croisés, du haut de son esprit, regarde en pitié ce que chacun dit. Ce qu'il y a d'essentiel à remarquer à cet égard, c'est que Molière, dans cette galerie de portraits, ne découvre aucun vice réel et déshonorant, quoiqu'il en eût pu trouver à la Cour. Fidèle aux vrais principes de son art, c'est le ridicule seul qu'il attaque, et dont il veut venger la société.

Le philosophe *Plapisson* que nous avons vu si ridiculement fâché contre le succès de l'*École des Femmes*, passe aussi pour un des modèles que s'était proposé Molière pour le *Misanthrope*; mais les preuves publiques de mauvais goût qu'il avait données, l'excluaient au moins de toute ressemblance avec Alceste, par rapport aux choses d'esprit.

A l'égard du livre abominable dont Alceste se défend dans la première scène du cinquième acte, on sait que la cabale redoutable qu'épouvantait l'approche du *Tartufe*, fit forger un libelle infâme, dont elle essaya de faire passer Molière pour l'auteur; ce trait qui lui était personnel, ainsi que plusieurs autres, est une preuve sans réplique que, dans le portrait du *Misanthrope*, il n'avait affecté personne en particulier. Molière eût fait une satire, si tous les traits de son personnage eussent ressemblé à quelque individu; mais en généralisant ce caractère, il le rendait digne de la comédie, qui n'aspire point à la licence du libelle, et il révélait à ses successeurs le secret de son art pour corriger les hommes sans les offenser.

On serait tenté de passer sous silence la prétendue anecdote qui se trouve dans un manuscrit d'un M. de Tralage, conservé à la bibliothèque Saint-Victor. Ce particulier prétend avoir appris du sieur *Angelo*, docteur de la comédie italienne, que lui, docteur, avait vu à Naples représenter un *Misanthrope*, qu'il en avait fait l'extrait à Molière, et que, cinq semaines après, il avait vu paraître cette même pièce sur le théâtre du Palais Royal.

Que d'absurdités dans ce conte! Le *Misanthrope* fait en cinq semaines, un caractère absolument dans nos mœurs, dessiné d'après une pièce napolitaine! etc. Comment le docteur *Angelo* est-il le seul qui ait annoncé l'existence de ce *Misanthrope* italien? On rougit pour M. de Tralage, de la peine qu'il a prise d'écrire de pareilles inepties.

Une des singularités du Misanthrope, c'est que le sieur de Visé, ennemi jusqu'alors de Molière, devint son apologiste, et qu'on a fait longtemps, à l'éloge qu'il fit de cette pièce, l'honneur de l'imprimer avec elle, honneur qu'il a perdu avec raison, parce que le Misanthrope est également au-dessus d'un pareil éloge, et des critiques que depuis on s'est hasardé d'en faire.

Quoique cette pièce soit une des mieux écrites de toutes celles de Molière, on y trouve encore quelques fautes de style. Il faut se souvenir de l'aveu qu'il fit lui-même en dînant avec Despréaux et le duc de Vitry chez le comte de Broussin.

Il devait lire, à ce dîner, quelques morceaux de sa traduction libre de Lucrèce; mais il s'en excusa, dans la crainte de paraître moins digne des louanges qu'il venait de recevoir de son ami, dans sa seconde satire; il aima mieux faire la lecture du premier acte du Misanthrope, auquel il travaillait alors, mais en prévenant encore ses auditeurs qu'ils ne devaient pas s'attendre à des vers aussi parfaits et aussi achevés que ceux de Despréaux, parce qu'il perdrait trop de temps, s'il voulait les travailler autant que lui.

Molière et Racine étaient brouillés, lorsqu'en donna le Misanthrope. Les amis du dernier de ces grands hommes l'avaient forcé de retirer son *Alexandre* du théâtre du Palais Royal, pour le porter à celui de Bourgogne, où cette tragédie eut en effet plus de succès. C'était un dégoût pour Molière et pour sa troupe, qui, d'ailleurs, perdit, à cette occasion, la meilleure de ses actrices; mais le refroidissement que produisit cette tracasserie théâtrale, n'empêcha jamais ces deux génies de se rendre justice. Quelqu'un étant venu chez Racine le lendemain de la première représentation du Misanthrope, lui dire que la pièce était tombée et que rien n'était plus

froid: *Retournez-y*, répondit le poète tragique, *examinez-la mieux: il est impossible que Molière ait fait une mauvaise pièce.*

Quelque noblesse qu'il y ait dans ce procédé de Racine, Molière est encore plus étonnant, lorsque deux ans après, voyant le mauvais accueil du public pour *les Plaideurs*, il dit tout haut en sortant: *Cette comédie est excellente, et ceux qui s'en moquent mériteraient qu'on se moquât d'eux.* Molière approuvait alors un homme qui semblait vouloir courir la même carrière que lui, et qui s'y prenait assez bien pour lui annoncer un rival redoutable.

Il faut observer que depuis *l'Amour-Médecin* jusqu'au *Misanthrope*, il s'était passé neuf mois sans que Molière eût rien fait paraître, mais que la suspension des spectacles, à la mort de la reine, en avait été la cause.



LE MISANTHROPE.

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

1666.

PERSONNAGES.

ALCESTE, amant de Célimène.

PHILINTE, ami d'Alceste.

ORONTE, amant de Célimène.

CÉLIMÈNE.

ÉLIANTE, cousine de Célimène.

ARSINOË, amie de Célimène.

ACASTE,

CLITANDRE, } marquis.

BASQUE, valet de Célimène.

UN GARDE, de la maréchaussée de France¹.

DUBOIS, valet d'Alceste.

La scène est à Paris, dans la maison de Célimène.

¹ La maréchaussée d'autrefois c'est le corps militaire nommé aujourd'hui la gendarmerie.

LE MISANTHROPE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PHILINTE, ALCESTE¹⁾.

PHILINTE.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

ALCESTE, assis.

Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE.

Mais encor, dites-moi, quelle bizarrerie....

ALCESTE.

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher²⁾.

PHILINTE.

Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.

ALCESTE.

Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre,
Et, quoique amis enfin, je suis tout des premiers³⁾....

¹⁾ Alceste est *misanthrope*, homme bourru, chagrin, peu sociable, qui hait les hommes.

²⁾ *Courir faire quelque chose* signifie tout naturellement *se hâter de le faire*; mais cette locution est devenue très-familière.

³⁾ *Quoique amis enfin*, manière de parler elliptique mais très-usitée, pour *quoique nous soyons amis*.

ALCESTE, se levant brusquement.

Moi, votre ami? Rayez cela de vos papiers¹⁾.
 J'ai fait jusques ici profession de l'être;
 Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paraître,
 Je vous déclare net que je ne le suis plus,
 Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE.

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte²⁾?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte³⁾?
 Une telle action ne saurait s'excuser,
 Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser⁴⁾
 Je vous vois accabler un homme de caresses⁵⁾,
 Et témoigner pour lui les dernières tendresses;
 De protestations, d'offres et de serments,
 Vous chargez la fureur de vos embrassements⁶⁾;

1) *Rayer*, c'est effacer par des ratures: rayer une chose de ses tablettes, cesser de compter dessus; comme ici, cessez de me croire votre ami.

2) *A votre compte*, pour suivant vous, d'après votre conviction.

3) *De pure honte*, est pris dans le sens de rien que par honte; l'usage a admis cette forme dans le langage familier. On dit aussi: *il a fait cela par pure vanité*.

4) *Se scandaliser pour s'offenser, voir ou entendre avec indignation*, n'est pas rare dans les pièces de Molière. Voyez *l'Avare*, p. 115, 1), et le *Tartufe*, p. 24, 4) de n. éd.

5) *Accabler de caresses* c'est en faire plus qu'il n'est nécessaire, puisque *accabler* signifie toujours une surcharge; mais il s'emploie cependant aussi en bonne part. *Un homme est pris ici dans le sens d'un homme qui m'est inconnu*.

6) C'est encore par suite de l'exagération de sentiments qu'il veut reprocher à Philinte, qu'il se sert de semblables expressions qui ne s'expliquent que par l'idée qui les dicte.

Et, quand je vous demande après quel est cet homme,
 A peine pouvez-vous dire comme il se nomme ¹⁾;
 Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant ²⁾,
 Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.
 Morbleu ³⁾! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
 De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme;
 Et si, par un malheur, j'en avais fait autant ⁴⁾,
 Je m'irais, de regret, pendre tout à l'instant.

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable ⁵⁾,
 Et je vous supplierai d'avoir pour agréable ⁶⁾
 Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt ⁷⁾
 Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plait.

¹⁾ *Comme il se nomme*, la plupart auraient préféré *comment*. B.

²⁾ *Tomber*, au figuré, pour *cesser, discontinuer, s'affaiblir*; on dit: *le vent est tombé; cet homme commence à tomber, à s'affaiblir de corps ou d'esprit; son amour commence à tomber, à s'affaiblir*.

³⁾ *Morbleu* est une exclamation très-forte ou plutôt une sorte de jurement qui a signifié: *mort de Dieu*; c'est une expression favorite du Misanthrope, comme cette autre *parbleu*, par Dieu: il jure tout en prêchant sa morale.

⁴⁾ Observez qu'*autant* se met plus ordinairement avec les verbes, et aussi avec les adjectifs: *j'aime ce héros autant que je l'admire, il est aussi bon que brave*. La mesure a nécessité *par un malheur*, pour *par malheur*.

⁵⁾ *Un cas pendable*, dont l'auteur mérite d'être *pendu; tour pendable*, tour méchant et qu'on a de la peine à pardonner.

⁶⁾ *Avoir pour agréable* est une vieille locution qui ne s'emploie plus que comme une moquerie pour *permettre, ne pas trouver mauvais*.

⁷⁾ *Grâce* est ici pour la remise de la peine. On dit: Le roi a le droit de *grâce*; de commuer, annuler la peine que la justice a infligée à un coupable.

ALCESTE.

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce!

PHILINTE.

Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse?

ALCESTE.

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur,
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur¹⁾.

PHILINTE.

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnaie²⁾,
Répondre, comme on peut, à ses empressements,
Et rendre offre pour offre, et serments pour serments.

ALCESTE.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode:
Et je ne hais rien tant que les contorsions³⁾
De tous ces grands faiseurs de protestations,

¹⁾ *Lâcher une parole* c'est préférer, avec ou sans dessein, une chose qui peut nuire ou déplaire, se la laisser échapper: *il a lâché une parole qu'il voudrait bien avoir retenue. On lâche un pamphlet dans le public; on lâche la bride au cheval, ou au figuré, la main, la bride à quelqu'un, en lui donnant plus de liberté que de coutume. Dans le langage familier, lâcher, se dit souvent pour: faire concession, accorder enfin après résistance ou hésitation. Distinguez de cela cette autre acception dans la phrase lâcher le mot, pour dire son dernier mot dans une affaire.*

²⁾ Les poètes anciens ne riment quelquefois que pour l'œil, tandis que la règle demande qu'on rime également pour l'œil et pour l'oreille. Aujourd'hui, en lisant ces rimes dont nous avons noté plusieurs exemples dans nos commentaires, on prononce *ai*, quoiqu'il y soit écrit *oi*.

³⁾ *Contorsions*, du latin *contorquere*, tordre, tourner, signifie les grimaces et postures extraordinaires que font certaines personnes, en parlant avec véhémence.

Ces affables donneurs d'embrassades frivoles ¹⁾,
 Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles ²⁾,
 Qui de civilités avec tous font combat ³⁾,
 Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
 Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
 Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
 Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
 Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant ⁴⁾?
 Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située ⁵⁾
 Qui veuille d'une estime ainsi prostituée ⁶⁾

1) *Embrassade* est du style familier pour exprimer des embrassements réitérés accompagnés de trop vives démonstrations. On dit: cet homme est insupportable avec ses *embrassades*.

2) Ces trois substantifs *faiseur*, *donneur*, *diseur*, sont du langage familier et s'emploient avec une sorte de mépris et par dénigrement, en parlant de celui qui fait, qui donne ou dit souvent une chose. — Corneille fait dire à Dorante le *Menteur*, p. 98 de n. éd.: *Appelez-moi grand fourbe et grand donneur de bourdes*. On dit proverbialement: *les grands diseurs ne sont pas les faiseurs*.

3) *Combat* ne se dit pas ordinairement dans le sens de *lutte*, *assaut* qui est celui que Molière lui a donné ici, toujours par suite de l'exagération.

4) Un *faquin*, un homme de rien, sans honneur. Voyez le *Tartufe*, p. 82, 2) de n. éd.

5) *Un peu bien située*, pour *un peu bien placée*, a paru impropre. B.

6) *Prostituer*, au figuré, *schänden*, *entehren*, dévouer lâchement; *une estime prostituée*, indigne d'un homme d'honneur; *ce journaliste s'est prostitué*, il a vendu et livré sa plume. Les Anglais emploient ce mot pareillement: Bulwer a dit, dans *The lady of Lyons*, acte V, sc. 2:

Talk not of love. Love has no thought of self!
 Love pays not with the ruthless usurers gold
 The loathsome *prostitution* of a hand
 Without a heart.

Et la plus glorieuse a des régals peu chers¹⁾,
 Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers.
 Sur quelque préférence une estime se fonde²⁾,
 Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
 Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps³⁾,
 Morbleu! vous n'êtes pas pour être de mes gens⁴⁾;
 Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
 Qui ne fait de mérite aucune différence;
 Je veux qu'on me distingue, et, pour le trancher net⁵⁾,
 L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait⁶⁾.

PHILINTE.

Mais, quand on est du monde⁷⁾, il faut bien que l'on rende
 Quelques dehors civils que l'usage demande⁸⁾.

1) Suivant *Bret*, *a des régals peu chers* est une mauvaise expression, pour dire: peu de satisfaction.

2) En prose: quelle que soit la préférence, sur laquelle une estime se fonde.

3) *Donner dans un sentiment, dans un parti, dans les vices du temps*, y entrer, les embrasser avec chaleur, s'y conformer, beipflichten, hastig ergreifen, sich zu etwas hinneigen. Nous rencontrons cet usage neutre du verbe *donner*, dans les phrases: *donner dans le panneau* (voy. *les Plaideurs*, p. 46, 2) de n. éd.) et *donner dedans*, dans un projet ou dans un piège.

4) *Être de mes gens* signifie dans le style familier: être des gens que j'estime, que j'aime à voir.

5) *Trancher net*, comme *trancher court, couper court*, s'expliquer sans ménagement, terminer en peu de mots.

6) On dit familièrement: cet homme, cette chose *serait bien mon fait*, me conviendrait bien..

7) *Être du monde* veut dire, en langage familier, appartenir par la naissance ou la fortune à la classe élevée de la société, en avoir les manières.

8) *Dehors*, au pluriel, se dit substantivement et au figuré, pour apparences extérieures: *voilà de beaux dehors, mais ne vous y fiez pas*. *Bret* a remarqué que *rendre quelques dehors civils*, pour dire *rendre des politesses extérieures*, ne se dit pas.

ALCESTE.

Non, vous dis-je, on devrait châtier, sans pitié.
 Ce commerce honteux de semblants d'amitié¹⁾.
 Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
 Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,
 Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
 Ne se masquent jamais sous de vains compliments.

PHILINTE.

Il est bien des endroits où la pleine franchise
 Deviendrait ridicule, et serait peu permise;
 Et, parfois, n'en déplaît à votre austère honneur,
 Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
 Serait-il à propos et de la bienséance
 De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense?
 Et, quand on a quelqu'un qu'on hait ou qui déplaît,
 Lui doit-on déclarer la chose comme elle est?

ALCESTE.

Oui.

PHILINTE.

Quoi! vous iriez dire à la vieille Émilie
 Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,
 Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun²⁾?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

A Dorilas qu'il est trop importun,
 Et qu'il n'est, à la cour, oreille qu'il ne lasse
 A conter sa bravoure et l'éclat de sa race³⁾?

1) *Le semblant* ne se prend qu'en mauvaise part, pour *apparence*; on dit donc dans le même sens: *beau semblant* et *faux semblant*; et *faire semblant* pour *feindre*. *Commerce honteux* est pris ici dans le sens de *honteux échange*.

2) *Le blanc* est une sorte de fard dont quelques femmes se servent: *elle a du blanc*, elle en a mis.

3) *A conter sa bravoure*, à en bavarder, par son bavardage concernant sa bravoure, etc. Voy. le *Menteur*, p. 26, 3) de n. éd.

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Je ne me moqué point,

Et je vais n'épargner personne sur ce point.

Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville

Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile;

J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,

Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font;

Je ne trouvé partout que lâche flatterie,

Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie;

Je n'y puis plus tenir ¹⁾, j'enrage, et mon desseinEst de rompre en visière à tout le genre humain ²⁾.

PHILINTE.

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage.

Je ris des noirs accès où je vous envisage ³⁾,

Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris,

Ces deux frères que peint l'École des Maris ⁴⁾,

Dont....

¹⁾ *N'y plus pouvoir tenir* c'est : ne plus pouvoir le supporter, et ne plus pouvoir s'empêcher de témoigner ce que l'on sent.

²⁾ *Rompre en visière* (Helmgitter, Biffr), se disait au propre, lorsqu'on rompait sa lance dans la visière de celui contre qui on courait; au figuré cette phrase signifie : dire en face à quelqu'un quelque chose de fâcheux, d'injurieux, d'une manière brusque, fière et incivile.

³⁾ *Envisager* au propre, c'est : regarder une personne dans le visage, en face. On dit aussi *dévisager* pour regarder avec impertinence. Au figuré il s'emploie pour regarder dans toutes ses parties, *envisager une affaire*. Ici Molière aurait dû employer *vois* comme plus convenable au sens.

⁴⁾ On supprimait, du temps de Molière, quatre vers de cette scène, où notre auteur parle de son *École des Maris*. Ces quatre vers commencent par : *Et crois voir en nous deux*, etc. B.

ALCESTE.

Mon Dieu! laissons là vos comparaisons fades.

PHILINTE.

Non: tout de bon, quittez toutes ces incartades¹⁾.
Le monde par vos soins ne se changera pas;
Et, puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai tout franc que cette maladie,
Partout où vous allez, donne la comédie²⁾,
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu! tant mieux, c'est ce que je demande.
Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande.
Tous les hommes me sont à tel point odieux,
Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine³⁾.

ALCESTE.

Oui, j'ai conçu pour elle une affroyable haine.

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion?
Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes....⁴⁾

1) *Incartades* pour *extravagances*, *folies*. Dorante dit, dans le *Mentour*, p. 32 de n. éd.: *Je t'en crois sans jurer avec tes incartades*. — *Tout de bon*, sérieusement, en vérité.

2) *Donner la comédie* c'est au figuré: faire rire de soi, se rendre ridicule.

3) *Vouloir du mal à quelqu'un* n'est pas tout à fait: lui en souhaiter, comme les mots semblent l'exprimer, mais seulement, être très-fâché contre lui.

4) *Bien est pris* dans le sens de *beaucoup*. Cette phrase interrompue par Alceste, est le commencement d'une remontrance à lui sur l'injustice de sa haine contre tous les hommes; remontrance qu'il n'a pas la patience d'écouter.

ALCESTE.

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes:
 Les uns parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
 Et les autres pour être aux méchants complaisants,
 Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
 Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.
 De cette complaisance on voit l'injuste excès¹⁾,
 Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès²⁾.
 Au travers de son masque on voit à plein le traître³⁾;
 Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être,
 Et ses roulements d'yeux, et son ton radouci,
 N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici⁴⁾.

1) *L'injuste excès de cette complaisance*, pour dire, *la complaisance trop injuste, excessivement injuste*.

2) *Franc pour vrai*, wahr, echt, offenbar: *un franc sot, menteur*, etc. Petit-Jean, dans *les Paideurs* de Racine, s'appelle *un franc portier de comédie*.

3) *Voir à plein* est une vieille locution de laquelle il nous est resté dans le langage familier *en plein*, et qui signifie *en entier, dans toutes ses parties*.

4) *Imposer* et *en imposer* ont été souvent confondus, et l'*Académie* elle-même n'établit pas une distinction bien-claire entre ces deux mots. En prenant pour guide les meilleurs écrivains, on peut établir cette différence que l'usage du reste a admise: *Imposer* se prend en bonne part et signifie: imposer du respect ou causer de l'admiration, et aussi, prendre de l'ascendant; dans toutes ces acceptions ce verbe renferme le sens d'illusion, de fausse apparence. *En imposer* se prend au contraire en mauvaise part et signifie mentir, faire accroire, abuser, également avec le sens d'illusion. *Molière* a souvent confondu ces deux mots, et même, dans l'*Étourdi*, il emploie *imposer* en verbe actif dans le sens d'attribuer, qui ne lui est pas propre.

Ne point être d'un endroit, c'est n'y être pas né, ou aussi, ne pas l'habiter ordinairement, y être étranger.

On sait que ce pied plat¹⁾, digne qu'on le confonde,
 Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,
 Et que par eux, son sort, de splendeur revêtu,
 Fait gronder le mérite et rougir la vertu²⁾;
 Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
 Son misérable honneur ne voit pour lui personne³⁾.
 Nommez-le fourbe, infâme et scélérat maudit:
 Tout le monde en convient, et nul n'y contredit;
 Cependant sa grimace est partout bien venue⁴⁾;
 On l'accueille⁵⁾, on lui rit, partout il s'insinue,
 Et s'il est, par la brigade⁶⁾, un rang à disputer,
 Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
 Têtebleu⁷⁾! ce me sont de mortelles blessures,
 De voir qu'avec le vice on garde des mesures;

1) Voir ce que nous avons dit de *pied plat* dans le *Tartufe* p. 24,³⁾ de n. éd.

2) Cette exagération est bonne dans la bouche d'*Aloeste* qui se livre à tout son emportement contre le genre humain.

3) *Ne voit personne pour lui*, pour dire, *personne qui lui soit favorable*.

4) *Grimace*, selon quelques étymologistes, dérive de l'allemand *Grimm*, colère, selon d'autres de l'espagnol *grimazos*, posture extravagante, mot qui s'est formé d'un pareil mot arabe qui signifie *se rider*, *se tordre* le visage. *Sa grimace est partout bien venue*, pour dire, *sa feinte*, *sa dissimulation*, ou bien: cet homme avec la grimace qui lui est propre.

5) Remarquez que le haut style n'accepte *accueillir* qu'en bonne part dans le sens absolu: recevoir bien quelqu'un qui vient chez nous.

6) *Brigue* se dit de la poursuite vive que font ceux qui aspirent à une place (*Dienstbewerbung*); mais préférablement, comme ici, à force de quelque manœuvre secrète et déloyale, *geheime Umtriebe*, *Werberei*.

7) *Têtebleu* ou *tubleu*; *tudieu*, jurement mutilé de l'ancienne comédie, comme *Sapperment* en allemand.

Et parfois il me prend des mouvements soudains¹⁾
De fuir dans un désert l'approche des humains.

PHILINTE.

Mon Dieu! des mœurs du temps mettons-nous en peine²⁾,
Et faisons un peu grâce à la nature humaine;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur³⁾,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
Il faut, parmi le monde, une vertu traitable⁴⁾;
A force de sagesse, on peut être blâmable;
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges⁵⁾
Heurte trop notre siècle et les communs usages;
Elle veut aux mortels trop de perfection⁶⁾:
Il faut fléchir au temps sans obstination⁷⁾,

1) *Il me prend des mouvements*: des mouvements me prennent; je me sens excité.

2) *Se mettre en peine des mœurs du temps*, s'en fâcher, s'en soucier.

3) On dit adverbialement, à la rigueur, ou en toute rigueur, pour dire, dans la dernière exactitude, avec une extrême sévérité, sans faire aucune grâce. Ce vers répète à-peu-près la même pensée que celui qui précède et celui qui suit.

4) Une vertu *traitable*, douce, avec laquelle on peut traiter, umgånglich.

5) *Roideur*, et plus ordinairement *roideur*, surtout dans la conversation, se dit ici au figuré pour *inflexible fermeté* ou *sévérité*. Nous en avons les synonymes *rigidité* et *rigueur*.

6) Nous avons vu p. 23, 3) *vouloir* dans le sens de souhaiter, le voici dans le sens d'exiger, demander qui lui est également propre.

7) *Fléchir*, neutralement, se ployer, se courber; et au figuré *céder*, se soumettre, s'abaisser, nachgeben, sich unterwerfen: *fléchir sous le joug du vainqueur*; il ne fléchit point, il est inébranlable.

Et c'est une folie à nulle autre seconde¹⁾
 De vouloir se mêler de corriger le monde²⁾.
 J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,
 Qui pourraient mieux aller, prenant un autre cours;
 Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,
 En courroux, comme vous, on ne me voit point être;
 Je prends tout doucement les hommes comme ils sont;
 J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font;
 Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
 Mon flegme est philosophe autant que votre bile³⁾.

ALCESTE.

Mais ce flegme, monsieur, qui raisonne si bien,
 Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien?
 Et s'il faut, par hasard, qu'un ami vous trahisse,
 Que, pour avoir vos biens, on dresse un artifice,
 Ou qu'on tâche à semer de vilains bruits de vous⁴⁾,
 Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux?

PHILINTE.

Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure
 Comme vices unis à l'humaine nature⁵⁾;
 Et mon esprit, enfin, n'est pas plus offensé
 De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,

1) *A nulle autre seconde* pour: sans pareille.

2) *Se mêler de* est fréquent dans les comédies de Molière, pour dire, s'en occuper, sich mit etwas befassen oder einlassen.

3) *Flegme* ou *phlegme*, pituite, humeur aqueuse qui existe dans le corps animal (Schleim), se dit au figuré de la qualité d'un homme posé, qui se possède, Kaltblütigkeit, Ruhe, Gelassenheit, opposé à la bile, qui se dit au figuré pour colère, Galle, Zorn: modérez votre bile et ayez un peu plus de flegme.

4) *Tâcher* à n'a rapport qu'au but que l'on se propose, et *tâcher de* se dit en parlant des efforts que l'on fait pour arriver à ce but.

5) *Je vois ces défauts comme vices*, pour dire, je les regarde comme des vices, etc.

Que de voir des vautours affamés de carnage¹⁾,
Des singes malfaisants et des loups pleins de rage²⁾.

ALCESTE.

Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,
Sans que je sois.... Morbleu! je ne veux point parler,
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence!

PHILINTE.

Ma foi, vous ferez bien de garder le silence.
Contre votre partie éclatez un peu moins³⁾,
Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE.

Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite⁴⁾?

ALCESTE.

Qui je veux? La raison, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE.

Aucun juge par vous ne sera visité?

ALCESTE.

Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse?

1) *Être affamé* de quelque chose, être avide, hungrig, begierig nach etwas sein, danach dürsten: nach Blutbad, nach Raub dürstende Geier.

2) Ces comparaisons sont une image qui n'a rien d'exagéré pour peindre les vices des hommes dont veut parler Philinte.

3) *Votre partie*, c'est votre partie adverse ou opposante, votre adversaire: celui qui plaide contre vous, soit en demandant, soit en défendant.

4) *Solliciter un procès, une affaire*, c'est faire les démarches nécessaires pour obtenir un jugement favorable, einen Rechts-handel betreiben.

PHILINTE.

J'en demeure d'accord; mais la brigade est fâcheuse,
Et....

ALCESTE.

Non. J'ai résolu de n'en pas faire un pas¹⁾.
J'ai tort ou j'ai raison.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remuerai point²⁾.

PHILINTE.

Votre partie est forte,

Et peut, par sa cabale³⁾, entraîner....

ALCESTE.

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

ALCESTE.

Soit. J'en veux voir le succès.

PHILINTE.

Mais....

ALCESTE.

J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

PHILINTE.

Mais enfin....

¹⁾ *Faire un pas* est pris dans le sens de *faire une avance*, une concession. Cette locution est devenue familière.

²⁾ *Remuer*, du latin *removere*, ailleurs verbe actif, se dit ici au neutre et signifie, faire quelque mouvement, tenter d'agir, pour réussir.

³⁾ Voilà la signification de *cabale* telle que nous l'avons définie dans notre éd. d'*Esther* (p. 21, ¹⁾): l'association de plusieurs pour ou contre une personne dans un même intérêt, une même opinion. Distinguez-en les synonymes *brigade*, *intrigue* et *parti*.

ALCESTE.

Je verrai, dans cette plaiderie¹⁾,
Si les hommes auront assez d'effronterie,
Seront assez méchants, scélérats et pervers,
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers²⁾.

PHILINTE.

Quel homme!

ALCESTE.

Je voudrais, m'en coûtât-il grand'chose³⁾,
Pour la beauté du fait, avoir perdu ma cause.

PHILINTE.

On se rirait de vous, Alceste, tout de bon,
Si l'on vous entendait parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui rirait⁴⁾.

PHILINTE.

Mais cette rectitude,
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture, où vous vous renfermez⁵⁾,
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez?

¹⁾ *Plaiderie*, forme inusitée et dérivant de *plaid* pour *plaidoirie*, dérivant de *plaidoyer*, la suite d'une affaire en justice, der *Rechtshandel*, *Rechtstreit* und dessen *Führung*: *cette plaidoirie dure depuis quelques ans*.

²⁾ On dit bien *faire justice* pour : appliquer la justice, et comme on ne peut pas appliquer l'injustice, cette expression devient impropre.

³⁾ *Grand'chose* s'emploie avec la négation et signifie peu de chose. Il est inusité dans toute autre acception.

⁴⁾ *Pour qui rirait*, abréviation fréquente de *pour celui qui rirait*; comme plus bas, au commencement du II^e acte : *sa douceur offerte à qui vous rend les armes*.

⁵⁾ *Où pour dans ou à laquelle*, etc., comme plus bas : *l'espoir où vous êtes, le choix où votre cœur s'engage, l'estime où je vous tiens*, est très-fréquent, dans Molière. Voyez ce que nous en avons dit dans n. éd. de *l'Avare*, p. 11, ⁵⁾. — Se

Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il le semble,
 Vous et le genre humain, si fort brouillés ensemble,
 Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
 Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux¹⁾;
 Et ce qui me surprend encore davantage,
 C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.
 La sincère Éliante a du penchant pour vous,
 La prude Arsinoé vous voit d'un œil fort doux;
 Cependant à leurs vœux votre âme se refuse,
 Tandis qu'en ses liens Célimène l'amuse,
 De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant
 Semblent si fort donner dans les mœurs d'à présent²⁾.
 D'où vient que, leur portant une haine mortelle³⁾,
 Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle⁴⁾?
 Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux?
 Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous⁵⁾?

ALCESTE.

Non. L'amour que je sens pour cette jeune veuve⁶⁾,

renfermer, au figuré pour *se borner*, se restreindre; sans se permettre le moindre écart.

¹⁾ *Philinte* fait allusion à *Célimène* dont *Alceste* est devenu amoureux comme on va le voir.

²⁾ Pour dire, que ses manières sont conformes aux mœurs, aux mauvais usages du temps.

³⁾ *D'où vient que*, ellipse fréquente pour *d'où vient-il*, etc., voy. p. ex. dix-huit vers plus bas: *D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui?*

⁴⁾ *Ce qu'en tient cette belle* pour dire: ce que cette belle a adopté des mœurs du monde qu'*Alceste* méprise tant.

⁵⁾ Ces passions inspirées par des femmes d'un caractère si opposé à celui de l'homme qui les aime, sont un des traits de génie qui caractérisent Molière. Le misanthrope *Alceste*, amoureux de la coquette *Célimène*; l'avare *Harpagon*, épris d'une jeune fille pauvre; *Tartufe* convoitant la vertueuse femme de son bienfaiteur, démontrent parfaitement la faiblesse humaine.

⁶⁾ *Molière*, en faisant de *Célimène* une jeune veuve, a

Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve¹⁾;
 Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
 Le premier à les voir, comme à les condamner.
 Mais, avec tout cela, quoi que je puisse faire,
 Je confesse mon faible; elle a l'art de me plaire:
 J'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,
 En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer;
 Sa grâce est la plus forte; et, sans doute, ma flamme
 De ces vices du temps pourra purger son âme²⁾.

évitée de représenter une jeune fille possédant toute la coquetterie, les artifices qui captivent les hommes même les plus misanthropes.

1) Il faut remarquer que, du temps de Molière, on disait encore *treuver* pour *trouver*. Mais l'usage a aboli cette forme; on dit à la représentation :

*Non, sans doute, et les torts de cette jeune veuve
 Mettent cent fois le jour ma constance à l'épreuve.*

Ajoutons ce que *Bret* a observé sur cette vieille forme, que La Fontaine a employé ces deux mêmes rimes dans sa fable du Gland et de la Citrouille, liv. 9^e, imprimée pour la première fois en 1678 :

*Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve...
 Dans les citrouilles je la treuve.*

C'est ainsi qu'il a mis dans sa fable des Poissons et du Cormoran, liv. 10^e, *émute* pour *émeute*, qui rime avec *députe*. Ces petites licences étaient tolérées du temps de Molière et de La Fontaine, et l'on pourrait dire, à cet égard, avec Voltaire :

*Aimons jusqu'aux défauts heureux
 De leur mâle et libre éloquence.*

Aussi Ronsard, liv. 1, Od. 5, fait rimer *neuve* et *treuve*; et Malherbe, *aux Ombres de Damon*, a dit :

Qu'à peine en leur grand nombre une seule se treuve.

Cette ancienne orthographe prouve que ce mot nous vient du tudesque *trefan*, aujourd'hui *treffen*.

2) Les commentateurs de Boileau prétendent que cette

PHILINTE.

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.
Vous croyez être donc aimé d'elle ?

ALCESTE.

Oui, parbleu !
Je ne l'aimerais pas, si je ne croyais l'être.

PHILINTE.

Mais, si son amitié pour vous se fait paraître,
D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui ?

ALCESTE.

C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit tout à lui¹⁾,
Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire
Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.

PHILINTE.

Pour moi, si je n'avais qu'à former des désirs,
La cousine Éliante aurait tous mes soupirs²⁾ ;

Célimène était une femme très-connue à la cour, et la même que ce satirique peignit 28 ans après par ces vers :

*Nous la verrons hanter les plus honteux brelans,
Donner chez la Cornu rendez-vous aux galans, etc.*

On doit voir, dans la différence des deux portraits, que Molière ne prêta jamais son art à la licence de la satire, et qu'il évita scrupuleusement de peindre ce qui devait rendre plus odieux que ridicule. Nous ne pouvons, ajoute *Bret*, trop appuyer sur cette observation, que nous trouvons chez nos meilleurs écrivains. Voyez la lettre sur la Musique par l'abbé *Arnaud*. On a déjà oublié, dit ce juge éclairé de tous nos Arts, que la tragédie a son plaisir qui lui est propre, et que le ridicule est le fondement et l'âme de la comédie.

¹⁾ *Atteint* est une figure pour dire : amoureux. *Alceste* veut dire : bien atteint, bien touché par les flèches de l'amour.

²⁾ *Elle aurait tous mes soupirs*, pour dire : je ne soupirerais que pour elle, elle seule posséderait mon amour entier.

Son cœur, qui vous estime, est solide et sincère,
Et ce choix plus conforme était mieux votre affaire¹⁾.

ALCESTE.

Il est vrai : ma raison me le dit chaque jour ;
Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour.

PHILINTE.

Je crains fort pour vos feux, et l'espoir où vous êtes ?
Pourrait....

SCÈNE II.

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

ORONTE, à Alceste.

J'ai su là-bas que, pour quelques emplettes,
Éliante est sortie, et Célimène aussi.
Mais, comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,
Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,
Et que, depuis longtemps, cette estime m'a mis
Dans un ardent désir d'être de vos amis.
Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse.
Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité,
N'est pas assurément pour être rejeté.

(Pendant le discours d'Oronte, Alceste est rêveur, et semble ne pas entendre que c'est à lui qu'on parle. Il ne sort de sa rêverie que quand Oronte lui dit :)

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

ALCESTE.

A moi, monsieur ?

ORONTE.

A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse ?

¹⁾ Être l'affaire de quelqu'un signifie dans le langage familier : lui convenir sous tous les rapports.

²⁾ Voyez ce que nous avons observé sur cet *où*, p. 80, ⁽⁵⁾.

ALCESTE.

Non pas. Mais la surprise est fort grande pour moi,
Et je n'attendais pas l'honneur que je reçois¹⁾.

ORONTE.

L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre,
Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.

ALCESTE.

Monsieur....

ORONTE.

L'État n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE.

Monsieur....

ORONTE.

Oui, de ma part, je vous tiens préférable
A tout ce que j'y vois de plus considérable.

ALCESTE.

Monsieur....

ORONTE.

Sois-je du ciel écrasé, si je mens;
Et, pour vous confirmer ici mes sentiments,
Souffrez qu'à cœur ouvert, monsieur, je vous embrasse,
Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez là, s'il vous plaît²⁾. Vous me la promettez,
Votre amitié?

ALCESTE.

Monsieur....

ORONTE.

Quoi! vous y résistez?

ALCESTE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire;
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère;

¹⁾ Reçois pour reçois. Voy. 47, ²⁾.

²⁾ Touchez là se dit ordinairement à quelqu'un en lui tendant la main pour prendre un engagement réciproque. On dit: c'est convenu, touchez là! En allemand, schlagen Sie ein!

Et c'est assurément en profaner le nom,
 Que de vouloir le mettre à toute occasion¹⁾.
 Avec lumière et choix cette union veut naître;
 Avant que nous lier, il nous faut bien connaître²⁾;
 Et nous pourrions avoir telles complexions³⁾,
 Que tous deux du marché nous nous repentirions.

ORONTE.

Parbleu! c'est là-dessus parler en homme sage,
 Et je vous en estime encore davantage.
 Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux.
 Mais, cependant, je m'offre entièrement à vous.
 S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,
 On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure⁴⁾;
 Il m'écoute; et, dans tout, il en use, ma foi,
 Le plus honnêtement du monde avecque moi.
 Enfin, je suis à vous de toutes les manières⁵⁾,
 Et, comme votre esprit a de grandes lumières,
 Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
 Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
 Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose⁶⁾.

1) Pour dire: se servir du mot amitié avec toute sorte de personnes. Appeler tout le monde son ami.

2) *Avant que*, pour *avant de*, a vieilli. Voir *Phèdre* p. 19,²⁾ de n. éd.

3) *Complexion*, caractère, habitude, disposition naturelle. Distinguez les synonymes: *le naturel* qui se forme de l'assemblage des qualités naturelles; *le tempérament*, du mélange des humeurs; *la constitution*, du système entier des parties constitutives du corps; et *la complexion*, des habitudes dominantes que le corps a contractées.

4) *Faire figure*, pour *faire une bonne figure*, avoir du crédit: *il fait peu de figure dans le monde*; *il y fait une bonne, une méchante figure*; en allemand, eine Rolle spielen.

5) Pour dire, *je vous suis entièrement dévoué*.

6) *Exposer* au propre: mettre en vue, mettre sous les yeux, et ici avec la signification que le *sonnet exposé au public* sera abandonné à la critique, au blâme du public.

ALCESTE.

Monsieur, je suis mal propre à décider la chose¹⁾.
Veuillez m'en dispenser.

ORONTE.

Pourquoi?

ALCESTE.

J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

ORONTE.

C'est ce que je demande, et j'aurais lieu de plainte,
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir, et me déguiser rien²⁾.

ALCESTE.

Puisqu'il vous plaît ainsi, monsieur, je le veux bien.

ORONTE.

Sonnet. C'est un sonnet.... *L'espoir*.... C'est une dame,
Qui de quelque espérance avait flatté ma flamme.
L'espoir.... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux³⁾.

ALCESTE.

Nous verrons bien.

¹⁾ *Mal propre*, pour *peu propre*, ne se dit plus (*B.*), à cause du sens de *sale* qui est propre à cette expression.

²⁾ Voici trois vers qui sont bien du langage de Molière que l'usage a réformé. On ne dirait plus comme dans le premier *j'aurais lieu de plainte*, mais *de me plaindre*; dans le second l'emploi de la préposition au lieu de la conjonction rend le sens difficile à saisir, il aurait fallu, *pour que vous me parliez sans feinte*. Dans le troisième vers le poète emploie *rien* dans le sens de *quelque chose*, signification qui a également vieilli.

³⁾ *Langoureux*, (*schmachtend*, languissant, matt; un amant est *langoureux* sans être languissant; mais des regards *languissants* sont langoureux, s'ils sont tendres en même temps.

ORONTE.

L'espoir... Je ne sais si le style
 Pourra vous en paraître assez net et facile,
 Et si du choix des mots vous vous contenterez.

ALCÈSTE.

Nous allons voir, monsieur.

ORONTE.

Au reste, vous saurez
 Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.

ALCÈSTE.

Voyons, monsieur, le temps ne fait rien à l'affaire.

ORONTE lit.

L'espoir, il est vrai, nous soulage,
 Et nous berce un temps notre ennui¹⁾;
 Mais, Philis, le triste avantage,
 Lorsque rien ne marche après lui !

PHILINTE.

Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCÈSTE, bas, à Philinte.

Quoi ! vous avez le front de trouver cela beau ?

ORONTE.

Vous êtes de la complaisance ;
 Mais vous en deviez moins avoir,
 Et ne vous pas mettre en dépense,
 Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE.

Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises !

ALCÈSTE, bas, à Philinte.

Morbleu ! vit complaisant, vous louez des sottises ?

ORONTE.

Sil faut qu'une attente éternelle
 Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
 Le trépas sera mon recours.

1) *Berceur* c'est au propre : balancer, remuer le berceau d'un enfant pour l'endormir. Au figuré, comme ici, c'est calmer par des moyens qui trompent, endormir.

Vos soins ne m'en peuvent distraire :
 Belle Philis, on désespère,
 Alors qu'en espère toujours.¹⁾

PHILINTE.

La chute en est jolie, amoureuse, admirable²⁾!

ALCESTE, bas, à part.

La peste de ta chute, empoisonneur au diable!
 En eusses-tu fait une à te casser le nez³⁾!

PHILINTE.

Je n'ai jamais osé de vers si bien tournés.

ALCESTE, bas, à part.

Morbleu!

ORONTE, à Philinte.

Vous me flattez, et vous croyez peut-être....

PHILINTE.

Non, je ne flatte point.

ALCESTE, bas, à part.

Eh! que fais-tu donc, traître?

ORONTE, à Alceste.

Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité.
 Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

¹⁾ Ce sonnet est écrit dans le style faux et prétentieux des Benzerade et des Cottin, si bien que l'on pourrait s'y méprendre. Les éloges outrés qu'en va faire Philinte et la critique d'Alceste sont le blâme le plus mordant qu'il soit possible de faire de ce genre de poésie.

²⁾ La chute d'un sonnet, d'une période, c'est sa fin, le dernier membre qui la termine, der Schluß: la chute de ce madrigal est heureuse.

³⁾ La critique ne voit ici qu'un jeu de mots, mais un examen plus approfondi y voit une réponse brusque et grossière, très-digne du caractère d'Alceste. Les gens de son humeur se permettent, dans leur accès, ce qu'ils condamneraient dans les autres. B.

ALCESTE.

Monsieur, cette matière est toujours délicate,
 Et sur le bel esprit, nous aimons qu'on nous flatte¹⁾.
 Mais un jour, à quelqu'un dont je tairai le nom,
 Je disais, en voyant des vers de sa façon,
 Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
 Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire²⁾;
 Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
 Qu'on a de faire éclat de tels amusements;
 Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
 On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me déclarer par là
 Que j'ai tort de vouloir³⁾?....

ALCESTE.

Je ne dis pas cela.

Mais je lui disais, moi, qu'un froid écrit assomme,
 Qu'il ne faut que ce faible à décrier un homme⁴⁾,
 Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualités,
 On regarde les gens par leurs méchants côtés.

ORONTE.

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,

¹⁾ *Le bel esprit* c'est l'esprit des poètes qui prétendent que le leur est supérieur à celui des autres auteurs.

²⁾ *La démangeaison*, au propre, l'irritation à la peau qui excite à se gratter, et au figuré, comme ici, l'envie immodérée de faire quelque chose, *Gelüst, Rißel, Sucht*: avoir une grande démangeaison d'écrire, de parler, etc. Alceste dira plus bas: *Résistez à vos tentations*.

³⁾ La phrase complète serait: *que j'ai tort de vouloir faire connaître mes poésies*.

⁴⁾ *Décrier*, en faire le *décri*, *verrufen, verſchreien*, et au figuré, ôter le crédit, l'estime ou la considération. Remarquez l'emploi de la préposition *à* au lieu de *pour*.

Je lui mettais aux yeux¹⁾ comme, dans notre temps,
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE.

Est-ce que j'écris mal, et leur ressemblerais-je ?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui disais-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer ?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer ?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre²⁾
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre³⁾,
Croyez-moi. Résistez à vos tentations,
Dérobez au public ces occupations,
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme⁴⁾,
Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme⁵⁾,
Pour prendre de la main d'un avide imprimeur
Celui de ridicule et misérable auteur.
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

1) *Je lui mettais aux yeux*, pour dire, *je lui faisais sentir*, ne se dit pas. *B.*

2) *Essor*, au propre, der *Aufflug*, le vol d'un oiseau de proie qui monte fort haut et s'abandonne au vent. Ensuite ce mot se dit au figuré pour *élévation*, *liberté*. *Donner l'essor à ses passions*, leur lâcher la bride, ne point les combattre, *freien Rauf lassen*. Ce mot dérive du latin *ex* et *aura*, air, vent.

3) C'est-à-dire que la publication d'un mauvais livre ne peut être pardonnée qu'à un auteur malheureux qui l'a composé pour vivre du prix de la vente ou de ses honoraires.

4) *Sommer* c'est déclarer à quelqu'un, dans les formes établies, qu'il ait à faire telle chose, sinon qu'on l'y obligera, *anhalten*, *auffordern*: *je l'ai sommé de payer*, *de sortir de la maison*; *sommer quelqu'un de sa parole*, lui demander de la tenir.

5) Pour *dans la cour*, on dirait aujourd'hui, *à la cour*. *Honnête homme* signifie ici *homme sans défaut*.

ORONTE.

Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre.
Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet¹⁾?....

ALCESTE.

Franchement, il est bon à mettre au cabinet ;
Vous vous êtes régité sur de méchants modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.

Qu'est-ce que, *Nous berce un temps notre ennui?*
Et que, *Rien ne marche après lui?*
Que, *Né vous pas mettre en dépense,*
Pour ne me donner que l'espoir?
Et que, *Phéris, on désespère,*
Alors qu'on espère toujours?

Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité ;
Ce n'est que jeux de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
Le méchant goût du siècle en cela me fait peur ;
Nos pères, tout grossiers, l'avaient beaucoup meilleur ;
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire²⁾,
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire :

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie !
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris.
J'aime mieux ma mie, ô gué³⁾ !
J'aime mieux ma mie.

¹⁾ Il faut ajouter pour compléter la phrase : vous trouvez de mauvais.

²⁾ *Priser*, mettre le prix à une chose, en faire l'estimation, ensuite *estimer*, *faire cas*, (*schätzen*, *anschlagen*).

³⁾ *Gué* est une corruption du mot *gai* que les modernes ont rétabli. On l'emploie dans le style des chansons comme exclamation de joie, ou pour s'exciter à la joie.

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux :
 Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
 Que ces colifichets dont le bon sens murmure¹⁾,
 Et que la passion parle là toute pure ?

Si le roi m'avait donné
 Paris, sa grande ville,
 Et qu'il me fallût quitter
 L'amour de ma mie ;
 Je dirais au roi Henri :
 Reprenez votre Paris ;
 J'aime mieux ma mie, ô gué !
 J'aime mieux ma mie.

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.

(A Philinte qui rit.)

Oui, monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
 J'estime plus cela que la pompe fleurie
 De tous ces faux brillants où chacun se récrie²⁾.

ORONTE.

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE.

Pour les trouver ainsi, vous avez vos raisons ;
 Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres
 Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me suffit de voir que d'autres en font cas³⁾.

1) *Colifichet*, suivant quelques étymologistes des deux mots *collet* et *ficher*, se dit pour *babiole*, *bagatelle*, comme des petits meubles, petits vases de cristal, petits ornements mal placés dans un lieu, ou comme ici, dans quelque ouvrage d'esprit : *Mémigleit*, *Mittettram*, *Chambel*.

2) *Se récrier*, faire un *cri*, une exclamation sur quelque chose qui choque ou qui surprend, tant aussitôt : *tout le monde s'est récrié contre cette audacieuse assertion, et a plus d'un endroit de son discours.*

3) *Présent* ses vers, comme nous venons de l'expliquer.

ALCESTE.

C'est qu'ils ont l'art de feindre; et moi je ne l'ai pas.

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage?

ALCESTE.

Si je louais vos vers, j'en aurais davantage.

ORONTE.

Je me passerai bien que vous les approuviez¹⁾.

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plait, que vous vous en passiez.

ORONTE.

Je voudrais bien, pour voir, que, de votre manière²⁾,
Vous en composassiez sur la même matière.

ALCESTE.

J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchants;
Mais je me garderais de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme, et cette suffisance....

ALCESTE.

Autre part que chez moi cherchez qui vous encense³⁾.

ORONTE.

Mais, mon petit monsieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE.

Ma foi, mon grand monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE, se mettant entre deux.

Hé! messieurs, c'en est trop. Laissez cela, de grâce.

1) *Se passer* de quelque chose, savoir s'en priver, s'abstenir.

2) *Pour voir* est devenu familier pour signifier: pour en faire l'expérience.

3) En prose: cherchez quelqu'un, d'autre que moi, qui vous encense, vous donne des éloges.

ORONTE.

Ah! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.
Je suis votre valet, monsieur, de tout mon cœur¹⁾.

ALCESTE.

Et moi, je suis, monsieur, votre humble serviteur.

SCÈNE III.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

Eh bien! vous le voyez. Pour être trop sincère,
Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire²⁾;
Et j'ai bien vu qu'Oronte, afin d'être flatté....

ALCESTE,

Ne me parlez pas.

PHILINTE.

Mais....

ALCESTE.

Plus de société.

PHILINTE.

C'est trop....

¹⁾ Quand nous ne voulons pas faire ou croire quelque chose qu'on nous propose ou qu'on nous dit, nous disons familièrement: *je suis votre valet, son valet*. Voy. *l'Avare*, p. 39 d. n. éd., où *Élise* dit: *Je suis très-humble servante au seigneur Anselme; avec votre permission, je ne l'épouserai point*; sur quoi *Harpagon* répond: *Je suis votre très-humble valet; mais avec votre permission, vous l'épouserez dès ce soir*. Même usage que de *gehorsamstet Diener*, dans le langage familier des Allemands.

²⁾ On dit proverbialement et au figuré, avoir quelqu'un ou quelque chose sur les bras, pour en être chargé, importuné, p. ex.: *il a six enfants sur les bras; je les ai tous les jours sur les bras*.

ALCESTE.

Laissez-moi là.

PHILINTE.

Si je....

ALCESTE.

Point de langage¹⁾.

PHILINTE.

Mais quoi....

ALCESTE.

Je n'entends rien.

PHILINTE.

Mais....

ALCESTE.

Encore?

PHILINTE.

On outrage....

ALCESTE.

Ah! parbleu! c'en est trop. Ne suivez point mes pas.

PHILINTE.

Vous vous moquez de moi, je ne vous quitte pas.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

ALCESTE, CÉLIMÈNE.

ALCESTE.

Madame, voulez-vous que je vous parle net?
 De vos façons d'agir je suis mal satisfait;

¹⁾ Point de langage pour : ne cherchez point à défendre une cause qui est déjà condamnée d'avance.

Contre elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,
Et je crois qu'il faudroit que nous rompiens ensemble;
Oui, je vous tromperais de parler autrement¹⁾;
Tôt ou tard nous romprons indubitablement;
Et je vous promettrais mille fois le contraire,
Que je ne serais pas en pouvoir²⁾ de le faire.

CÉLIMÈNE.

C'est pour me quereller donc, à ce que je voi³⁾,
Que vous avez voulu me ramener chez moi?

ALCESTE.

Je ne querelle point. Mais votre humeur, madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre âme⁴⁾;
Vous avez trop d'amants qu'on voit vous obséder,
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder⁵⁾.

CÉLIMÈNE.

Des amants que je fais me rendez-vous coupable⁶⁾?
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable?

1) En prose: si je parlais autrement.

2) Pour dire, *sans qu'il me soit possible*; comparez-y l'allemand; es steht nicht in meiner Macht.

3) C'est à plusieurs reprises que nous avons relevé, dans nos commentaires, l'omission de l's, licence, dont se servaient jadis les poètes. On trouve dans les meilleurs poètes classiques: je croi, je vai, je di, je couvri, je vous en avorti. Aujourd'hui les poètes n'ont plus la liberté de le retrancher. Voy. n. éd. des *Plaidours* de Racine, p. 23 et 24.

4) Pour: votre âme est trop sensible pour le premier venu.

5) S'accommoder de quelque chose ou d'une personne, s'en trouver bien, en être content. Alceste veut dire, que ce trop d'amants trouble le repos de son âme et la paix de son cœur.

6) L'emploi du mot *fais* donne à cette phrase un sens tout autre que celui que Molière a voulu faire exprimer à Célimène et qui est: des amants que mes charmes attirent.

Et lorsque, pour me voir, ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors?

ALCESTE.

Non, ce n'est pas, madame, un bâton qu'il faut prendre,
Mais un cœur à leurs vœux moins facile et moins tendre.
Je sais que vos appas vous suivent en tous lieux;
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux,
Et sa douceur offerte à qui vous rend les armes¹⁾,
Achève sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes²⁾,
Le trop riant espoir que vous leur présentez
Attache autour de vous leurs assiduités.
Et votre complaisance, un peu moins étendue,
De tant de soupirants chasserait la cohue³⁾.
Mais, au moins, dites-moi, madame, par quel sort
Votre Citandre a l'heur de vous plaire si fort⁴⁾?
Sur quel fond de mérite et de vertu sublime
Appuyez-vous en lui l'honneur de votre estime?
Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt⁵⁾,
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit?

1) Pour à qui, voy. ce que nous avons dit de cette abréviation, p. 30, 4).

2) Pour dire, les rend amoureux de vous.

3) La *cohue* se dit d'une assemblée tumultueuse où tout le monde parle confusément. On appelait ainsi, dans quelques provinces, l'auditoire des petites justices; et c'est de là, suivant Napoléon Landais, que *Coppin*, dans son ouvrage sur la coutume d'Anjou, dérive le mot de *cohue*: à *coeunte illic*, dit-il, *litigatorum multitudine*.

4) *Heur* pour *bonheur*, *bonne fortune*, qui a entièrement vieilli, se trouve souvent dans les tragédies de Corneille, où nous avons suffisamment expliqué ce mot. Voy. *le Cid*, p. 97, 1) de n. éd.

5) *Bret* observe à propos de cet usage que, dans un temps où l'on portait en poche un peigne, dont on se servait jusque dans l'antichambre du roi, il n'est pas étonnant que quelqu'un se soit avisé de laisser croître l'ongle du doigt

Vous êtes-vous rendue avec tout le beau monde
 Au mérite éclatant de sa perruque blonde?
 Sont-ce ses grands canons qui vous le font aimer¹⁾?
 L'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer?
 Est-ce par les appas de sa vaste rhingrave²⁾

auriculaire, pour s'en servir comme de cure-oreille. On ne voit que cette explication à donner à cet usage singulier, car les grands de ce temps-là n'étaient pas assez instruits pour avoir imité, à cet égard, les grands de l'Inde et les Chinois, qui laissent croître leurs ongles fort longs, comme une preuve qu'ils n'ont pas besoin du travail de leurs mains pour vivre. *Scarron* dans sa tragi-comédie, *Plus d'effet que de paroles*, avait déjà signalé ce ridicule dans le portrait qu'il fait du *prince de Tarente*. Voici ce qu'il dit: il s'était laissé croître l'ongle du petit doigt de la main gauche jusqu'à une grandeur étonnante, ce qu'il trouvait le plus galant du monde. — Ajoutez qu'un marquis de Thyard a raconté à *Bret*, notre commentateur français, qu'il se souvenait d'avoir oui-dire à sa mère, née en 1688, à l'occasion de ce vers, qu'elle avait vu dans sa jeunesse des vieillards avec cet ongle long, qu'il s'en servaient à table pour prendre du sel, et que ces vieillards étaient des bourgeois de province, attachés aux anciens usages, mais que les gens de qualité, leurs contemporains, avaient déjà aboli celui-là. — Aujourd'hui les acteurs changent ce vers; et disent: *Est-ce par le brillant qu'il porte au petit doigt.*

1) On appelait autrefois *canon* un ornement d'étoffe, froncé et attaché au bas de la culotte formant comme le haut d'un bas assez large. Cette sorte de parure a été, dans le dix-septième siècle, fort à la mode en France.

2) Une *rhingrave*, haut-de-chausses fort ample, attaché aux bas avec plusieurs rubans. La mode en fut apportée en France par un seigneur allemand, gouverneur de Maëstricht, qui, par son titre de *Rheingraf*, a donné origine à ce mot. Ces derniers sept vers, ajoute *Bret*, tombent sur des ridicules emportés par le torrent des modes. Une *perruque blonde*,

Qu'il a gagné votre âme en faisant votre esclave¹⁾?
 Ou sa façon de rire, et son ton de fausset²⁾,
 Ont-ils de vous toucher su trouver le secret³⁾?

CÉLIMÈNE.

Qu'injustement, de lui, vous prenez de l'ombrage⁴⁾!
 Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage;
 Et que, dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,
 Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis?

ALCESTE.

Perdez votre procès, madame, avec constance,
 Et ne ménagez point un rival qui m'offense.

CÉLIMÈNE.

Mais de tout l'univers vous devenez jaloux.

ALCESTE.

C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.

CÉLIMÈNE.

C'est ce qui doit rasseoir votre âme effarouchée⁵⁾,

de *grande canons*, un *amas de rubans*, une *vaste rhingrave*, ne peignent plus rien à nos yeux. Aujourd'hui les acteurs passent quatre vers et substituent le mot de frisure à celui de perruque.

1) C'est à tort que *Bret* critique cette expression, en faisant votre esclave. La faute est qu'on expliquerait très-mal la phrase de Molière par celle du commentateur. Alceste veut dire : en agissant comme votre esclave.

2) Son *ton de fausset*, sa voix de fausset, *seine Fißel*, *seine Halssetstimme*.

3) Inversion pour *le secret de vous toucher*.

4) *Ombrage* au figuré pour *défiance*, soupçon. On donne, on cause de l'ombrage, et sans article : *faire ombrage à quelqu'un*. — *Prendre* s'emploie très-bien pour *concevoir*.

5) *Rasseoir*, remettre, reposer, est une figure prise du vin ou d'autres liquides secoués ou remués, et qu'il faut laisser rasseoir, c'est-à-dire, *s'épurer en se reposant*. Ce verbe se dit à l'actif, au neutre et en forme pronominale : *donnez-lui le temps de rasseoir son esprit, ses esprits*.

Puisque ma complaisance est sur tous épanchée¹⁾;
Et vous auriez plus lieu de vous en offenser,
Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.

ALCESTE.

Mais moi, que vous blâmez de trop de jalousie²⁾,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, madame, je vous prie³⁾?

CÉLIMÈNE.

Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.

ALCESTE.

Et quel lieu de le croire a mon cœur enflammé⁴⁾?

CÉLIMÈNE.

Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire⁵⁾.

ALCESTE.

Mais, qui m'assurera que, dans le même instant,
Vous n'en disiez, peut-être, aux autres tout autant?

CÉLIMÈNE.

Certes, pour un amant, la fleurette est mignonne⁶⁾;
Et vous me traitez là de gentille personne.
Eh bien! pour vous ôter d'un semblable souci⁷⁾,

1) Aujourd'hui on ne pourrait plus dire *épancher ses complaisances*, mais les répandre. Au figuré ces deux verbes ont un sens bien différent.

2) *Blâmer quelqu'un de...*, c'est ici *l'accuser de...*

3) *Tous se trouvant être le repos de la voix*, il faut en lisant faire entendre l'*s*.

4) Pour dire, *quelle raison a mon cœur enflammé de croire cela? savoir, que je suis aimé?*

5) C'est-à-dire, doit certainement vous être suffisant.

6) *La fleurette*, la galanterie, principalement celle amoureuse. — *Mignon*, en parlant des choses, signifie *délicat, gentil*.

7) *Oter quelqu'un de quelque chose*, l'en délivrer. On dirait aujourd'hui: *pour vous ôter un semblable souci*. Cette

De tout ce que j'ai dit, je me dédis ici;
Et rien ne saurait plus vous tromper que vous-même:
Soyez content.

ALCESTE.

Morbleu! faut-il que je vous aime!
Ah! que si de vos mains je rattrape mon cœur¹⁾,
Je bénirai le ciel de ce rare bonheur!
Je ne le cèle pas, je fais tout mon possible
A rompre de ce cœur l'attachement terrible;
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici,
Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.

CÉLIMÈNE.

Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde²⁾.

ALCESTE.

Oui, je puis là-dessus défier tout le monde.
Mon amour ne se peut concevoir³⁾, et jamais
Personne n'a, madame, aimé comme je fais.

CÉLIMÈNE.

En effet, la méthode en est toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle⁴⁾;
Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur,
Et l'on n'a vu jamais un amour si grondeur⁵⁾.

construction n'est pas rare dans Corneille qui dit p. ex. :
ôter quelqu'un d'un doute ; perdre quelqu'un d'honneur, etc.

1) La figure est peut-être un peu exagérée, mais, dans tous les cas, elle serait familière.

2) Voir pour seconde p. 27, 1).

3) *Ne se peut concevoir*, personne ne peut le concevoir.
En prose il faudrait absolument, *ne peut se concevoir*.

4) Elle a dit au commencement de cette scène : *C'est pour me quereller donc que vous avez voulu me ramener chez moi?*

5) Voilà encore une de ces transpositions permises en vers, mais qui sont strictement défendues en prose : *on n'a vu jamais*, pour *on n'a jamais vu*.

ALCESTE.

Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe.
A tous nos démêlés coupons chemin, de grâce¹⁾,
Parlons à cœur ouvert, et voyons d'arrêter²⁾....

SCÈNE II.

CÉLIMÈNE, ALCESTE, BASQUE.

CÉLIMÈNE.

Qu'est-ce?

BASQUE.

Acaste est là-bas.

CÉLIMÈNE.

Eh bien! faites monter.

SCÈNE III.

CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ALCESTE.

Quoi! l'on ne peut jamais vous parler tête à tête?
A recevoir le monde on vous voit toujours prête?
Et vous ne pouvez pas, un seul moment de tous³⁾,
Vous résoudre à souffrir de n'être pas chez vous?

CÉLIMÈNE.

Voulez-vous qu'avec lui je me fasse une affaire⁴⁾?

1) On ne dirait plus bien aujourd'hui *couper chemin*, mais *couper court*.

2) *Voyons d'arrêter*, on dirait aujourd'hui à. B.

3) *Un seul moment de tous*, de tous a paru cheville. B.

4) *Une affaire*, une querelle; elle s'explique plus clairement vers la fin de cette scène où elle dit: *On ne doit se brouiller avec ces grands brailleurs*.

ALCESTE.

Vous avez des égards qui ne sauraient me plaire.

CÉLIMÈNE.

C'est un homme à jamais ne me le pardonner,
S'il savait que sa vue eût pu m'importuner.

ALCESTE.

Et que vous fait cela pour vous gêner de sorte?...

CÉLIMÈNE.

Mon Dieu! de ses pareils la bienveillance importe;
Et ce sont de ces gens qui, je ne sais comment,
Ont gagné, dans la cour, de parler hautement.
Dans tous les entretiens on les voit s'introduire;
Ils ne sauraient servir, mais ils peuvent vous nuire;
Et jamais, quelque appui qu'on puisse avoir d'ailleurs,
On ne doit se brouiller avec ces grands brailleurs¹⁾.

ALCESTE.

Enfin, quoi qu'il en soit, et sur quoi qu'on se fonde,
Vous trouvez des raisons pour souffrir tout le monde;
Et les précautions de votre jugement....

SCÈNE IV.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, BASQUE.

BASQUE.

Voici Clitandre, encor, madame.

ALCESTE.

Justement.

CÉLIMÈNE.

Où courez-vous?

ALCESTE.

Je sors.

¹⁾ Un brailleur, ou brailleur, qui braille, qui crie beaucoup et sans sujet ou mal à-propos, ein Schreier, Schreier.

CÉLIMÈNE.

Demeurez.

ALCESTE.

Pour quoi faire?

CÉLIMÈNE.

Demeurez.

ALCESTE.

Je ne puis.

CÉLIMÈNE.

Je le veux.

ALCESTE.

Point d'affaire¹⁾.

Ces conversations ne font que m'ennuyer,
Et c'est trop que vouloir me les faire essuyer.

CÉLIMÈNE.

Je le veux, je le veux.

ALCESTE.

Non, il m'est impossible.

CÉLIMÈNE.

Eh bien! allez, sortez, il vous est tout loisible²⁾.

SCÈNE V.

ÉLIANTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE,
ALCESTE, CÉLIMÈNE, BASQUE.

ÉLIANTE, à Céliène.

Voici les deux marquis qui montent avec nous.

Vous l'est-on venu dire?

¹⁾ Voyez pour ce mot affaire p. 53 ⁴⁾.

²⁾ *Tout loisible*, suivant quelques-uns du latin *licet*, parfaitement permis. Observez pourtant que le substantif *loisir* dérive, suivant Huet, du latin *otium*, dont on a fait d'abord *oisir*, et ensuite, en préposant l'article, *loisir*. On en a la locution adverbiale *à loisir*, tout à son aise, de manière que

CÉLIMÈNE.

(A Basque.)

Oui. Des sièges pour tous.

(Basque donne des sièges et sort.)

(A Alceste.)

Vous n'êtes pas sorti?

ALCESTE.

Non ; mais je veux, madame,
Ou pour eux, ou pour moi, faire expliquer votre âme.

CÉLIMÈNE.

Taisez-vous.

ALCESTE.

Aujourd'hui vous vous expliquerez.

CÉLIMÈNE.

Vous perdez le sens.

ALCESTE.

Point. Vous vous déclarerez.

CÉLIMÈNE.

Ah!

ALCESTE.

Vous prendrez parti.

CÉLIMÈNE.

Vous vous moquez, je pense.

ALCESTE.

Non. Mais vous choisirez, c'est trop de patience.

CLITANDRE.

Parbleu ! je viens du Louvre, où Cléonte, au levé¹⁾,
Madame, a bien paru ridicule achevé.

Na-t-il point quelque ami qui pût, sur ses manières,
D'un charitable avis lui prêter les lumières ?

CÉLIMÈNE.

Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort²⁾ ;

cette phrase, *il vous est tout loisible*, signifie *tout à votre aise*,
tout comme il vous plaira.

¹⁾ Le *lever* qui n'est que le verbe à l'infinitif pris sub-
stantivement s'écrit de même. Nous verrons plus bas le *couché*.

²⁾ *Se barbouiller*, au propre *se salir, se noircir, souiller, tacher*, p. ex. les mains, le visage ; *le temps se barbouille*, se

Partout il porte un air qui saute aux yeux d'abord ;
Et, lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

A C A S T E.

Parbleu ! s'il faut parler de gens extravagants,
Je viens d'en essayer un des plus fatigants ;
Damon le raisonneur¹⁾, qui m'a, ne vous déplaie,
Une heure, au grand soleil, tenu hors de ma chaise²⁾.

C É L I M È N E.

C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours :
Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte³⁾,
Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute.

É L I A N T E, à Philinte.

Ce début n'est pas mal⁴⁾ ; et, contre le prochain,
La conversation prend un assez bon train.

charge de nuages ; et au figuré, comme ici, *gâter, ternir sa réputation*, sich einen übeln Namen machen. Ce verbe dérive du latin *barbula*, diminutif de *barba*, barbe, d'où *barbouiller*, beschmieren, a été dit primitivement des bouffons qui, dans la farce, se couvraient de farine la face et la barbe. Au neutre, c'est peindre mal, sans art, sans goût, parler d'une manière confuse, etc.

¹⁾ Un *raisonneur* et plus bas, un *parleur étrange*, un *conteur* : le mot de *barbouiller* porte l'idée d'un raisonneur, car on appelle *barbouilleur* un bavard confus et inintelligible, et *barbouillage*, des discours obscurs et embrouillés.

²⁾ Du temps de Molière on sortait en chaise à porteur, et Acaste dit qu'il a dû sortir de sa chaise et rester exposé à l'ardeur du soleil.

³⁾ *N'y voir goutte*, c'est être dans l'obscurité, et, au figuré, ne pouvoir pas comprendre.

⁴⁾ *Ce début*, ce commencement du discours. *Début*, au propre, le *départ du but*.

CLITANDRE.

Timante encor, madame, est un bon caractère.

CÉLIMÈNE.

C'est, de la tête aux pieds, un homme tout mystère,
 Qui vous jette, en passant, un coup d'œil égaré,
 Et, sans aucune affaire, est toujours affairé.
 Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde;
 A force de façons, il assomme le monde ¹⁾;
 Sans cesse il a, tout bas, pour rompre l'entretien,
 Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien;
 De la moindre vétille il fait une merveille ²⁾,
 Et, jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE.

Et Géralde, madame?

CÉLIMÈNE.

O l'ennuyeux conteur!

Jamais on ne le voit sortir du grand seigneur ³⁾.
 Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,
 Et ne cite jamais que duc, prince ou princesse.
 La qualité l'entête ⁴⁾; et tous ses entretiens
 Ne sont que de chevaux, d'équipage et de chiens:
 Il tutaye, en parlant, ceux du plus haut étage ⁵⁾,
 Et le nom de monsieur est chez lui hors d'usage.

¹⁾ *Assommer*, umbringen, ou comme on dit familièrement, en allemand, tödt machen. Voy. l'*Avaro*, p. 24, ²⁾.

²⁾ *Une vétille*, une bagatelle, chose de rien, *Reinigkeit*, *Rapperei*. *Vétiller*, chicaner, critiquer minutieusement, sur des riens, du latin *vitium*, vice, défaut, et *litigium* du mot *lis*, querelle.

³⁾ *Ne pas sortir du grand seigneur*, c'est être continuellement dans cette société, ou en parler sans cesse.

⁴⁾ *La qualité*, le titre, la noblesse distinguée: un homme de qualité; la qualité de prince. — *Entêter*, c'est préoccuper, prévenir en faveur de, donner de la vanité, de l'orgueil. Au propre, ce mot signifie faire mal à la tête: le charbon entête, envoie à la tête des vapeurs fâcheuses et incommodes.

⁵⁾ Dans l'édition de *Bret*, nous lisons *tutoie*, au lieu de

CLITANDEE.

On dit qu'avec Bélise il est du dernier bien ¹⁾).

CÉLIMÈNE.

Le pauvre esprit de femme, et le sec entretien !
 Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre ²⁾,
 Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire ;
 Et la stérilité de son expression
 Fait mourir à tous coups la conversation.
 En vain, pour attaquer son stupide silence,
 De tous les lieux communs vous prenez l'assistance ³⁾ ;
 Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud,
 Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
 Cependant sa visite, assez insupportable,
 Traîne en une longueur encore épouvantable ;
 Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,
 Qu'elle grouille aussi peu qu'une pièce de bois ⁴⁾.

de tutaye qui n'est plus usité. — *En parlant*, suppléez d'eux, en racontant de ces personnes, non pas, *en parlant avec eux*. — *Étage*, au figuré, état, condition, degré d'élévation : *des gens de haut, de bas étage* ; et proverbialement : *un fou, un sot à triple étage*, au dernier point.

¹⁾ *Être du dernier bien avec quelqu'un*, c'est dire familièrement qu'on est dans l'intimité la plus grande avec lui.

²⁾ *Le martyre* c'est la mort, les tourments endurés pour la foi, et ensuite, en général, *des peines violentes* ; et *le martyr, la martyre*, celui, celle qui souffre la mort pour rendre témoignage à la vérité.

³⁾ *Lieux communs*, en latin *loci communes*, se disent, en rhétorique, les sources générales qui fournissent à l'orateur ses arguments et ses moyens, et dans une acception plus usitée, des choses triviales, rebattues dans les ouvrages d'esprit.

⁴⁾ Dans l'édition de Bret, on trouve la variante ; *Qu'elle s'émét autant qu'une pièce de bois* ; ailleurs : *Qu'elle remue tréant*, etc. Observez que *grouiller*, fait par corruption de *crouler*, ébranler, secouer, est populaire pour *remuer*, qu'on lui

ACASTE.

Que vous semble d'Adraste?

CÉLIMÈNE.

Ah! quel orgueil extrême!

C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même ¹⁾
 Son mérite jamais n'est content de la cour,
 Contre elle il fait métier de pester chaque jour ²⁾;
 Et l'on ne donne emploi, charge, ni bénéfice,
 Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice ³⁾.

CLITANDRE.

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui
 Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui?

CÉLIMÈNE.

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,
 Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite ⁴⁾.

ÉLIANTE.

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

a substitué pour éviter cette expression moins noble. Molière l'emploie encore pour *bouger*, *maulen*, *brummen*: *vous ne grouillez pas?* Ailleurs on dit, *le tête lui grouille*, tremble de faiblesse; *le ventre lui grouille*, du bruit causé quelquefois dans les intestins.

¹⁾ *Gonfler*, du latin *conflare*, c'est *enfler*, rendre enflé; au propre, *on gonfle un ballon*, ces aliments lui on gonflé l'estomac.

²⁾ *Pester*, être de très-mauvaise humeur, témoigner par des paroles aigres et emportées son mécontentement, *schimpfen*, *töben*, *janfen*; on se sert de l'exclamation *peste!* ou *la peste!*

³⁾ *A tout ce qu'il se croit* pour à toutes les qualités, les mérites qu'il se croit. Pour *faire injustice* il faudrait dire: *faire une injustice.*

⁴⁾ *A qui* ne se dit que des personnes; il faudrait ici: à laquelle. Cette personnification des choses n'est pas rare dans Molière.

CÉLIMÈNE.

Oui, mais je voudrais bien qu'il ne s'y servît pas¹⁾;
C'est un fort méchant plat que sa sotte personne,
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

PHILINTE.

On fait assez de cas de son oncle Damis;
Qu'en dites-vous, madame?

CÉLIMÈNE.

Il est de mes amis.

PHILINTE.

Je le trouve honnête homme, et d'un air assez sage.

CÉLIMÈNE.

Oui; mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage.
Il est guindé sans cesse²⁾; et, dans tous ses propos,
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots³⁾.
Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,
Rien ne touche son goût, tant il est difficile.
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit,
Que c'est être savant que trouver à redire,
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps,
Il se met au-dessus de tous les autres gens;
Aux conversations même il trouve à reprendre,
Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre;

1) Ce jeu de mots n'est point déplacé dans la bouche de *Célimène* qui veut dire que si sa table est bonne, il ne devrait pas y paraître pour ne pas en détruire le charme.

2) *Guinder* s'est formé de l'allemand, *winden*, hausser, lever en haut par le moyen d'une machine; au figuré, il s'emploie de l'esprit ou des choses d'esprit, où l'on affecte trop d'élévation.

3) *Se travailler* pour s'efforcer, s'évertuer, ne se dirait plus aujourd'hui.

Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit,
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit¹⁾.

ACASTE.

Dieu me damme, voilà son portrait véritable!

CLITANDRE, à Célimène.

Pour bien peindre les gens vous êtes admirable.

ALCESTE.

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour²⁾,
Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour :
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre,
Qu'on ne vous voie, en hâte, aller à sa rencontre,
Lui présenter la main, et, d'un baiser flatteur,
Appuyer les serments d'être son serviteur.

CLITANDRE.

Pourquoi s'en prendre à nous? Si ce qu'on dit vous blesse,
Il faut que le reproche à madame s'adresse.

ALCESTE.

Non, morbleu! c'est à vous; et vos ris complaisants³⁾
Tirent de son esprit tous ces traits médisants.
Son humeur satirique est sans cesse nourrie
Par le coupable encens de votre flatterie;
Et son cœur à railler trouverait moins d'appas,
S'il avait observé qu'on ne l'applaudit pas.
C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit partout se prendre⁴⁾
Des vices où l'on voit les humains se répandre⁵⁾.

1) *Regarder en pitié.* Cette locution est admise par l'usage, il ne faut donc plus trouver de rapport entre *regarder* et ce qu'on dit, qui n'aurait pas de sens.

2) *Poussez* est pour *en avant, continuez.*

3) *Le ris* ne s'emploie au pluriel que dans le style poétique: *les jeux, les ris et les amours.*

4) Au lieu de *on doit se prendre*, on dirait aujourd'hui, *on doit s'en prendre.*

5) En prose: auxquels on voit s'abandonner les hommes.

PHILINTE.

Mais pourquoi, pour ces gens, un intérêt si grand,
Vous, qui condamneriez ce qu'en eux on reprend?

CÉLIMÈNE.

Et ne faut-il pas bien que monsieur contredise?
A la commune voix veut-on qu'il se réduise¹⁾,
Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux
L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux?
Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire²⁾:
Il prend toujours en main l'opinion contraire;
Et penserait paraître un homme du commun,
Si l'on voyait qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
Qu'il prend, contre lui-même, assez souvent les armes,
Et ses vrais sentiments sont combattus par lui,
Assitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

ALCESTE.

Les rieurs sont pour vous, madame, c'est tout dire;
Et vous pouvez pousser contre moi la satire.

PHILINTE.

Mais il est véritable³⁾ aussi que votre esprit
Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit⁴⁾;
Et que, par un chagrin que lui-même il avoue,
Il ne saurait souffrir qu'on blâme ni qu'on loue.

ALCESTE.

C'est que jamais, morbleu! les hommes n'ont raison,
Que le chagrin contre eux est toujours de saison,

1) Pour: veut-on qu'il consente à être de l'avis de tout de monde.

2) C'est-à-dire, ne lui plaît jamais; il n'est jamais de l'avis d'autrui.

3) Il est véritable que, on dirait aujourd'hui il est vrai que. B.

4) Se gendарmer, expression familière pour se fâcher, s'irriter, se piquer de quelque chose.

Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,
Loueurs impertinents, ou censeurs téméraires.

CÉLIMÈNE.

Mais....

ALCESTE.

Non, madame, non, quand j'en devrais mourir,
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir;
Et l'on a tort ici de nourrir dans votre âme
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme¹⁾.

CLITANDRE.

Pour moi je ne sais pas; mais j'avouerai tout haut
Que j'ai cru jusqu'ici madame sans défaut.

ACASTE.

Dé grâces et d'attraits je vois qu'elle est pourvue;
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.

ALCESTE.

Ils frappent tous la mienne; et, loin de m'en cacher²⁾,
Elle sait que j'ai soin de les lui reprocher.
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte;
A ne rien pardonner le pur amour éclate;
Et je bannirais, moi, tous ces lâches amants
Que je verrais soumis à tous mes sentiments,
Et dont, à tous propos, les molles complaisances
Donneraient de l'encens à mes extravagances.

CÉLIMÈNE.

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,

¹⁾ On a voulu critiquer Molière pour l'irrégularité qu'il y aurait ici dans les deux acceptions de la particule *on*. Mais est-il bien sûr qu'il y ait ici une double acception de cette particule? Et Molière n'a-t-il pas voulu dire que les gens qui nourrissent dans l'âme de Célimène ce grand attachement à ces défauts, sont les mêmes qui les y blâment ailleurs? Dans ce cas où serait l'irrégularité?

²⁾ *Loin de m'en cacher* signifie: je n'en fais pas mystère, je le fais volontiers connaître.

On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs;
Et du parfait amour mettre l'honneur suprême
A bien injurier les personnes qu'on aime.

ÉLIANTE.

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois¹⁾,
Et l'on voit les amants vanter toujours leur choix.
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et, dans l'objet aimé, tout leur devient aimable;
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.
La pâle est au jasmin en blancheur comparable²⁾;
La noire à faire peur, une brune adorable;
La maigre a de la taille et de la liberté;
La grasse est, dans son port, pleine de majesté;
La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée³⁾,
Est mise sous le nom de beauté négligée;
La géante paraît une déesse aux yeux⁴⁾;

1) *Fait à pour habitué à.* Cet homme est fait à tout; il peut tout supporter.

2) On a cru longtemps que ces vers récités par Éliante étaient une imitation de ceux d'Ovide, dans le second livre de *l'Art d'aimer*: *Si pacta est, Veneri similis; si flava, Minervae*, etc. Mais ils doivent nous être encore plus précieux, puisque Molière les tira de la traduction libre qu'il avait faite de Lucrèce, et que c'est le seul morceau qui nous reste de ce premier ouvrage. Cet endroit du poète philosophe se trouve à la fin du IV^e liv., et commence par ces mots, *Nigra Melichrus est*, etc. (Lucrèce avait emprunté ce mot de la langue grecque; *μελίχρως* signifie une espèce de perle de couleur de miel). Notre auteur ne pouvait traduire plus littéralement cet hémistiche de Lucrèce, *Muta prudens est*, que par ce vers: *Et la muette garde une honnête pudeur.*

3) Ce vers n'a pas paru heureusement exprimé. *B.*

4) *Géant, géante*, celui qui excède de beaucoup la taille ordinaire des hommes, est d'origine grecque: selon la fable, les géants étaient *filz de la Terre*, et c'est ce que ce mot signifie.

La naine ¹⁾, un abrégé des merveilles des cieux;
 L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne;
 La fourbe a de l'esprit; la sottise est toute bonne;
 La trop grande parleuse est d'agréable humeur;
 Et la muette garde une honnête pudeur.
 C'est ainsi qu'un amant, dont l'ardeur est extrême,
 Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

ALCESTE.

Et moi, je soutiens, moi.....

CÉLIMÈNE.

Brisons là ce discours,
 Et dans la galerie allons faire deux tours.
 Quoi! vous vous en allez, messieurs?

CLITANDEE ET ACASTE.

Non pas, madame.

ALCESTE.

La peur de leur départ occupe fort votre âme.
 Sortez quand vous voudrez, messieurs; mais j'avertis
 Que je ne sors qu'après que vous serez sortis.

ACASTE.

A moins de voir madame en être importunée ²⁾,
 Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDEE.

Moi, pourvu que je puisse être au petit couché ³⁾,
 Je n'ai point d'autre affaire où je sois attaché.

CÉLIMÈNE, & Alceste.

C'est pour rire, je crois.

¹⁾ *Nain, naine*, qui est d'une taille beaucoup au-dessous de la moyenne. On appelle *arbres nains*, ceux qu'on élève en buisson.

²⁾ En prose: A moins de voir que madame en est importunée.

³⁾ Pour *couché*, voir notre observation sur *levé* p. 56 ¹⁾.

ALCESTE.

Non, en aucune sorte.

Nous verrons si c'est moi que vous voudrez qui sorte,

SCÈNE VI.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE,
PHILINTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE, à Alceste.

Monsieur, un homme est là qui voudrait vous parler
Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer¹⁾.

ALCESTE.

Dis-lui que je n'ai point d'affaires si pressées.

BASQUE.

Il porte une jaquette à grand²⁾ basques plissées²⁾,
Avec du d'or dessus.

CÉLIMÈNE, à Alceste.

Allez voir ce que c'est,

Ou bien faites-le entrer.

1) *Reculer* à l'actif, c'est pousser, retirer en arrière, et au figuré, retarder.

2) *A grand basques*, mit langen Schößen, pour à *grandes basques*, comme on dit *grand'mère*. Cette liberté que prend ici Molière serait mal-à-propos imitée de nos jours. Au reste, c'est ici la peinture de l'uniforme d'usage alors pour les gardes de la mardchaussée de France, lequel était, en effet une *jaquette*, un hoqueton (Polizeirock), c'est-à-dire un vêtement assez ample, qui tombait jusqu'aux genoux. Aujourd'hui, ce détail devient superflu, puisqu'un seul bâton à pomme d'ivoire distingue, des autres acteurs, celui qui est chargé de ce rôle.

SCÈNE VII.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE,
PHILINTE, CLITANDRE, UN GARDE DE LA
MARÉCHAUSSEE.

ALCESTE, allant au-devant du garde.

Qu'est-ce donc qu'il vous plait?

Venez, monsieur.

LE GARDE.

Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

ALCESTE.

Vous pouvez parler haut, monsieur, pour m'en instruire.

LE GARDE.

Messieurs les maréchaux, dont j'ai commandement,
Vous mandent de venir les trouver promptement,
Monsieur.

ALCESTE.

Qui? moi, monsieur?

LE GARDE.

Vous-même.

ALCESTE.

Et pour quoi faire?

PHILINTE, à Alceste.

C'est d'Oronte et de vous la ridicule affaire.

CÉLIMÈNE, à Philinte.

Comment?

PHILINTE.

Oronte et lui se sont tantôt bravés¹⁾
Sur certains petits vers, qu'il n'a pas approuvés;
Et l'on veut assoupir la chose en sa naissance.

¹⁾ *Braver quelqu'un* c'est lui témoigner ouvertement qu'on le méprise, synonyme de *affronter* qui signifie attaquer hardiment.

ALCESTE.

Moi, je n'aurai jamais de lâche complaisance.

PHILINTE.

Mais il faut suivre l'ordre: allons, disposez-vous.

ALCESTE.

Quel accommodement veut-on faire entre nous?
La voix de ces messieurs me condamnera-t-elle
A trouver bons les vers qui font notre querelle?
Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit,
Je les trouve méchants.

PHILINTE.

Mais, d'un plus doux esprit....

ALCESTE.

Je n'en démordrai point¹⁾; les vers sont exécrables.

PHILINTE.

Vous devez faire voir des sentiments traitables.
Allons venez.

ALCESTE.

J'irai; mais rien n'aura pouvoir
De me faire dédire.

PHILINTE.

Allons vous faire voir.

ALCESTE.

Hors qu'un commandement exprès du roi ne vienne,
De trouver bons les vers dont on se met en peine,
Je soutiendrai toujours, morbleu! qu'ils sont mauvais,
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

(A Clitandre et à Acaste qui rient.)

Par la sambleu²⁾! messieurs, je ne croyais pas être
Si plaisant que je suis.

¹⁾ *Démordre* veut dire, au propre, quitter prise après avoir mordu; et figurément, surtout avec la négative, *céder*, relâcher de, se départir, p. ex. d'une entreprise, de ses droits, d'une opinion, etc.

²⁾ Variantes: *Par la sembleu*, et *Par le sambleu*. C'est

CÉLIMÈNE

Allez vite paraître

Où vous devez.

ALCESTE.

J'y vais, madame; et sur mes pas
Je reviens en ce lieu pour vider nos débats.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CLITANDRE, ACASTE.

CLITANDRE.

Cher marquis, je te vois l'âme bien satisfaite;
Toute chose t'égayé, et rien ne t'inquiète.
En bonne foi, crois-tu, sans t'éblouir les yeux,
Avoir de grands sujets de paraître joyeux?

ACASTE.

Parbleu! je ne vois pas, lorsque je m'examine,
Où prendre aucun sujet d'avoir l'âme chagrine.
J'ai du bien, je suis jeune, et sors d'une maison
Qui se peut dire noble avec quelque raison;
Et je crois, par le rang que me donne ma race¹⁾,

un jurement adouci et caché, comme *par le sang*, pour dire *par le sang de Dieu*. On trouve une mutilation semblable dans l'exclamation également familière *corbleu* ou *corbieu*, pour dire : *par le corps de Dieu*.

¹⁾ Distinguez les synonymes *race*, *lignée*, *famille*, *maison*. La *race*, dit Roubaud, rappelle son auteur, son fondateur; la *lignée*, les enfants, les descendants, la descendance commune; la *famille*, les chefs et les membres; la *maison*, l'origine et les ancêtres, le berceau et les titres communs.

Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe¹⁾.
 Pour le cœur, dont surtout nous devons faire cas,
 On sait, sans vanité, que je n'en manque pas;
 Et l'on m'a vu pousser, dans le monde, une affaire
 D'une assez vigoureuse et gaillarde manière.
 Pour de l'esprit, j'en ai, sans doute, et du bon goût²⁾,
 A juger sans étude et raisonner de tout³⁾;
 A faire aux nouveautés, dont je suis idolâtre,
 Figure de savant, sur les bancs du théâtre⁴⁾,
 Y décider en chef, et faire du fracas
 A tous les beaux endroits qui méritent des has⁵⁾!

1) On appelle *passé*, aux jeux de billard, dit trou-madame, et de mail, l'archet ou porte par laquelle il faut faire passer sa bille ou sa boule: être, se mettre, venir en passe; de là familièrement au figuré, *être en passe*, en état de: *il est en belle passe, en passe de faire fortune*.

2) Voilà un de ces exemples où le substantif partitif et l'adjectif placé auparavant, sont liés, par le sens, d'une manière inséparable; c'est qu'alors ils sont considérés comme ne formant qu'un seul mot, et prennent l'article. Tels sont: *des petits-pâtés, petites-maisons, petits-mâtres, des bons mots, des jeunes gens, des grands hommes* (d'un génie supérieur); tandis qu'il faut dire *de bon drap, de belles maisons*, etc.

3) *Juger sans étude* signifie: pouvoir juger à l'aide de connaissances acquises, sans être obligé de se livrer à des études nouvelles.

4) Il y avait autrefois, sur le théâtre, de chaque côté de l'avant-scène, des banquettes où prenaient place les jeunes seigneurs et les gens à la mode. L'heureuse suppression de ces *bancs du théâtre*, ajoute *Bret*, n'empêchera point qu'on entende ce vers. Il est vrai que cette suppression, due à la libéralité citoyenne de M. le comte de Lauraguais, ne laisse, aujourd'hui, que difficilement remarquer ces originaux, qui aiment à s'offrir au public comme les oracles du goût. Les acteurs disent aujourd'hui *au balcon du théâtre*, au lieu de *sur les bancs du théâtre*.

5) Autrefois on n'avait pas la triste et désagréable habi-

Je suis assez adroit; j'ai bon air, bonne mine,
 Les dents belles, surtout, et la taillé fort fine.
 Quant à se mettre bien ¹⁾, je crois, sans me flatter,
 Qu'on serait mal venu de me le disputer.
 Je me vois dans l'estime autant qu'on y puisse être ²⁾,
 Fort aimé du beau sexe, et bien auprès du maître ³⁾.
 Je crois qu'avec cela, mon cher marquis, je croi
 Qu'on peut, par tout pays, être content de soi.

CLITANDRE.

Oui. Mais, trouvant ailleurs des conquêtes faciles,
 Pourquoi pousser ici des soupirs inutiles?

tude d'applaudir et de siffler. Le sentiment que la pièce ou l'acteur faisait éprouver au spectateur ne se manifestait que par des exclamations. Celle Ha! marquait l'approbation et son intonation marquait ses divers degrés; celle Chut! indiquait la désapprobation. Non seulement ce mode était de bien meilleur goût, mais encore il avait l'avantage de ne pas interrompre l'acteur dans ses passages à passions qui exigent de la suite dans la diction.

¹⁾ *Se mettre* se dit pour *s'habiller*, p. ex. *se mettre en homme*, en parlant d'une femme. La *mise* est la manière de se mettre, de s'habiller.

²⁾ Acaste veut dire qu'il est estimé, aimé de tout le monde, à l'égal des plus estimés, des plus aimés.

³⁾ Il y a dans ce vers, de la part d'Acaste, une impertinence qu'il est regrettable d'être obligé de dévoiler pour rendre intelligible ce mot de *maître*. Ce *beau sexe* qui l'aime fort, renferme même les femmes sous puissance de mari et d'amant, et son attraction s'exerce même sur ces *maîtres* auprès desquels il est *bien*, c.-à-d. dont il est l'ami quoique le rival heureux. Nous préfererions pouvoir donner à ce mot de *maître* le sens du monarque, du roi, et ce serait encore une impertinence de la part d'Acaste d'en parler d'une manière aussi légère.

ACASTE.

Moi ? Parbleu ! je ne suis de taille ni d'humeur¹⁾
 A pouvoir d'une belle essayer la froideur.
 C'est aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,
 A brûler constamment pour des beautés sévères,
 A languir à leurs pieds et souffrir leurs rigueurs,
 A chercher le secours des soupirs et des pleurs,
 Et tâcher, par des soins d'une très-longue suite,
 D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite²⁾.
 Mais les gens de mon air, marquis, ne sont pas faits
 Pour aimer à crédit, et faire tous les frais³⁾.
 Quelque rare que soit le mérite des belles,
 Je pense, Dieu merci, qu'on vaut son prix comme elles;
 Que pour se faire honneur d'un cœur comme le mien
 Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien;
 Et qu'au moins, à tout mettre en de justes balances,
 Il faut qu'à frais communs se fassent les avances.

OLITANDRE.

Tu penses donc, marquis, être fort bien ici⁴⁾?

¹⁾ *Je ne suis de taille ni d'humeur*, pour dire : avec mon physique cela n'est pas possible et dans tous les cas je ne saurais le souffrir.

²⁾ *Bret* observe que *ce qu'on nie*, pour *ce qu'on refuse*, ne se dit pas.

³⁾ *Aimer à crédit, et faire tous les frais*, sont des locutions triviales que la fatuité extrême d'Acaste peut seule faire excuser. La première signifie aimer seul, sans réciprocité de la personne qu'on aime ; la seconde faire seul toutes les démonstrations qui prouvent l'amour que l'on ressent, sans que rien ne témoigne que ces démonstrations sont agréées. Il en est de même de ces expressions qui se rencontrent plus bas : *valoir son prix, un cœur qui ne coûte rien, faire les avances à frais communs*. Acaste se trouve si beau, si enchanteur, que, dans sa pensée, le beau sexe ne le surpasse en rien et doit le courtiser tout autant qu'il le courtise lui-même.

⁴⁾ *Être fort bien ici* est une vieille manière de dire non

ACASTE.

J'ai quelque lieu, marquis, de le penser ainsi.

CLITANDRE.

Crois-moi, détache-toi de cette erreur extrême;
Tu te flattes, mon cher, et l'aveugles toi-même.

ACASTE.

Il est vrai, je me flatte et m'aveugle en effet.

CLITANDRE.

Mais, qui te fait juger ton bonheur si parfait?

ACASTE.

Je me flatte.

CLITANDRE.

Sur quoi fonder tes conjectures?

ACASTE.

Je m'aveugle.

CLITANDRE.

En as-tu des preuves qui soient sûres?

ACASTE.

Je m'abuse, te dis-je,

CLITANDRE.

Est-ce que, de ses vœux,
Célimène t'a fait quelques secrets aveux?

ACASTE.

Non, je suis maltraité.

CLITANDRE.

Réponds-moi, je t'en prie.

ACASTE.

Je n'ai que des rebuts ¹⁾.

— pas que l'on s'y trouve bien comme les mots semblent le signifier, mais que l'on y est bien accueilli.

¹⁾ *Rebuts* est plus fort que *refus*; on oseuse des rebuts étant rejeté avec dureté.

CLITANDRE.

Laissons la raillerie,

Et me dis ¹⁾ quel espoir on peut t'avoir donné.

ACASTE,

Je suis le misérable ²⁾, et toi le fortuné;On a pour ma personne ~~une aversion~~ grande ³⁾,

Et, quelqu'un de ces jours, il faut que je me pende.

CLITANDRE.

Oh! ça, veux-tu, marquis, pour ajuster nos vœux ⁴⁾,

Que nous tombions d'accord d'une chose tous deux?

Que, qui pourra ⁵⁾ montrer une marque certaine

D'avoir meilleure part au cœur de Célimène,

L'autre ici fera place au vainqueur prétendu ⁶⁾,

Et le délivrera d'un rival assidu?

1) *Me dis* pour *dis-moi*.

2) Cette expression renferme une exagération, puisqu'elle ne signifie que *malheureux*, à plaindre; cependant, en opposition avec fortuné, elle n'est point à blâmer.

3) En prose il faudrait dire, *une grande aversion*, quoique ailleurs la place de cet adjectif devant le substantif décide de son sens. Comparez p. ex. *un air grand*, un air de dignité, une physionomie noble, et de *grands airs*, des manières de grand seigneur. *Un grand homme* est un homme illustre par son grand mérite; tandis qu'*un homme grand* est de haute taille.

4) *Pour ajuster nos vœux*, selon l'observation de Bret, est une mauvaise expression. *Ajuster* est ici pris dans le sens de concilier, accorder; comme on dit proverbialement: *ajustez vos flûtes*, faites ensemble vos dispositions pour réussir.

5) *Qui pourra . . . l'autre*, plusieurs ont trouvé ici un défaut de construction, d'autres n'y ont vu qu'un gallicisme. Au reste, cette indiscretion de Clitandre annonce la punition de la coquette et le dénoûment de la pièce.

6) *Au vainqueur prétendu*, pour *au vainqueur reconnu*, a paru impropre.

ACASTE.

Ah! parbleu! tu me plais avec un tel langage,
Et, du bon de mon cœur¹⁾, à cela je m'engage.
Mais, chut²⁾.

SCÈNE II.

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE.

CÉLIMÈNE.

Encore ici?

CLITANDRE.

L'amour retient nos pas.

CÉLIMÈNE.

Je viens d'ouïr entrer un carrosse là-bas³⁾.
Savez-vous qui c'est?

CLITANDRE.

Non.

SCÈNE III.

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE.

Arsinoé, madame.

Monte ici pour vous voir.

1) Pour *très-volontiers*. On dit de bon cœur, de grand cœur, du meilleur de son cœur.

2) *Chut*, prononcez *chute*, est familier pour dire, *silence!* *paix!*

3) *Là-bas* est ici une vraie licence que le poète doit autant que possible éviter et qui ne serait pas tolérable en prose. *Là-bas* désigne, montre un lieu à une certaine distance de celui où l'on se trouve, et le carrosse que Célimène entend entre dans sa maison, par conséquent toute idée de distance disparaît.

CÉLIMÈNE.

Que me veut cette femme¹⁾ ?

BASQUE.

Éliante là-bas est à l'entretenir.

CÉLIMÈNE.

De quoi s'avise-t-elle, et qui la fait venir ?

ACASTE.

Pour prude consommée en tous lieux elle passe,
Et l'ardeur de son zèle....

CÉLIMÈNE.

Oui, oui, franche grimace²⁾.

Dans l'âme elle est du monde³⁾, et ses soins tentent tout
 Pour accrocher quelqu'un⁴⁾, sans en venir à bout.
 Elle ne saurait voir qu'avec un œil d'envie
 Les amants déclarés dont une autre est suivie ;
 Et son triste mérite, abandonné de tous
 Contre le siècle aveugle est toujours en courroux.
 Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude⁵⁾

1) Ce mot *femme* quand il n'est pas employé pour indiquer le sexe, devient, comme ici, un terme de mépris et le ton avec lequel on le prononce peut en faire une mortelle injure. La justice qui ne se pique guère de politesse ne dit jamais monsieur, madame, ou mademoiselle, mais le sieur, la femme, la fille; alors, naturellement, le mépris n'existe plus.

2) *Grimace* est pris dans le sens de fausseté, affectation. Une *franche grimace* est une femme (il ne se dirait pas bien d'un homme) dont tous les airs de la figure, les gestes, les poses, dénotent l'affectation et la fausseté de son caractère.

3) *Dans l'âme elle est du monde* pour dire qu'elle ne vit que pour et par le monde; tout chez elle n'est que du dehors et calculé suivant les usages du monde.

4) *Accrocher quelqu'un* se dit familièrement au figuré, pour gagner, s'attacher quelqu'un par adresse, par finesse.

5) *Tâcher* se donner la peine, régit ordinairement la

Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude;
 Et, pour sauver l'honneur de ses faibles appas,
 Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.
 Cependant un amant plairait fort à la dame,
 Et même, pour Alceste, elle a tendresse d'âme¹⁾.
 Ce qu'il me rend de soins outrage ses attraits,
 Elle veut que ce soit un vol que je lui fais;
 Et son jaloux dépit, qu'avec peine elle cache,
 En tous endroits sous main²⁾, contre moi se détache³⁾.
 Enfin, je n'ai rien vu de si sot à mon gré;
 Elle est impertinente au suprême degré,
 Et....

SCÈNE IV.

ARSINOË, CÉLIMÈNE, CLITANDRE, ACASTE.

CÉLIMÈNE.

Ah! quel heureux sort en ce lieu vous amène?
 Madame, sans mentir, j'étais de vous en peine⁴⁾.

préposition *de* devant l'infinif. Au surplus, ce tour de phrase a paru peu naturel.

1) *Tendresse d'âme* n'est point un pléonasme comme on pourrait le croire. Il faut distinguer entre *tendresse de cœur* et *tendresse d'âme* une différence notable dans ces deux sentiments. Le cœur est le siège de l'affection naturelle, dégagée de tout emportement exagéré, tandis que l'âme est le siège des affections passionnées. A vingt ans on a pour sa maîtresse une tendresse d'âme; à trente ans on a pour sa femme une vraie tendresse de cœur.

2) Cela veut dire: *partout en secret*.

3) *Son dépit... contre moi se détache*, a paru impropre. Elle veut dire, son jaloux dépit *se dirige et agit* contre moi.

4) Cette Célimène est le type de la coquette française à laquelle aucune autre ne peut être comparée. Elle a tout à la fois la beauté qui charme, l'esprit qui séduit, la grâce qui

ARSINOË.

Je viens pour quelque avis que j'ai cru vous devoir.

CÉLIMÈNE.

Ah! mon Dieu! que je suis contente de vous voir.

(Orsinoë et Anasta sortent en riant.)

SCÈNE V.

ARSINOË, CÉLIMÈNE.

ARSINOË.

Leur départ ne pouvait plus à propos se faire.

CÉLIMÈNE.

Voulons-nous nous asseoir?

ARSINOË.

Il n'est pas nécessaire.

Madame, l'amitié doit surtout éclater

Aux choses qui le plus nous peuvent importer;

Et, comme il n'en est point de plus grande importance

Que celles de l'honneur et de la bienséance,

Je viens, par un avis qui touche votre honneur,

Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur¹⁾.Hier j'étais chez des gens de vertu singulière²⁾,

Où, sur vous, du discours on tourna la matière;

Et là, votre conduite, avec ses grands éclats,

Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.

Cette foule de gens dont vous souffrez visite,

captive, mais elle a un tel besoin de plaire à tout le monde, qu'elle n'épargne personne ni dans ses coquetteries ni dans ses méchancetés.

1) Observez cette inversion, pour dire: *que mon cœur a pour vous.*

2) *Singulier* dans le sens de *rare, excellent*, quoique admis par l'Académie, a vieilli et ne saurait être bien employé.

Votre galanterie, et les bruits qu'elle excite¹⁾,
 Trouvèrent des censeurs plus qu'il n'aurait fallu²⁾,
 Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.
 Vous pouvez bien penser quel parti je sus prendre:
 Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre³⁾,
 Je vous excusai fort sur votre intention,
 Et voulus de votre âme être la caution⁴⁾.
 Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie
 Qu'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie;
 Et je me vis contrainte à⁵⁾ demeurer d'accord,
 Que l'air⁶⁾ dont vous vivez vous faisait un peu tort;
 Qu'il prenait dans le monde une méchante face⁷⁾;
 Qu'il n'est conte fâcheux que partout on n'en fasse⁸⁾;
 Et que, si vous vouliez, tous vos déportements⁹⁾

1) *Bruit*, en général pour *l'éclat* qu'une chose fait dans le monde, et particulièrement pour *renom*, *réputation*. On dit: il court de mauvais bruits sur cette femme.

2) Pour *plus qu'il n'est convenable*.

3) Ce que je *pus* pour *vous pouvoir*, a paru négligemment écrit.

4) Je voulus répondre de la bonté de votre âme, la garantir ou m'en rendre garante.

5) Après le verbe *contraindre* et ses dérivés on peut employer indifféremment les prépositions *à* ou *de*. L'oreille et le goût sont les seuls juges dans le choix.

6) *L'air*, la manière *dont vous vivez*.

7) *Face* pour tournure, aspect, est peu usité.

8) *Conte* se dit pour marquer le mépris qu'on a pour les aventures invraisemblables, ou comme ici, pour les traits calomnieux qu'on répand dans le public. Arsinoé dit qu'elle se voit contrainte à avouer, que partout on raconte des choses fâcheuses sur la conduite de sa soi-disant amie. Le poète caractérise parfaitement la médisance de cette prude, son hypocrisie, son envie et sa vanité blessée.

9) *Déportement* est une mauvaise conduite, car il ne se prend qu'en mauvaise part.

Pourraient moins donner prise aux mauvais jugements.
 Non que j'y croie au fond l'honnêteté blessée;
 Me préserve le ciel d'en avoir la pensée¹⁾ !
 Mais aux ombres du crime on prête aisément foi,
 Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi.
 Madame, je vous crois l'âme trop raisonnable,
 Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
 Et pour l'attribuer²⁾ qu'aux mouvements secrets
 D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

CÉLIMÈNE.

Madame, j'ai beaucoup de grâces à vous rendre,
 Un tel avis m'oblige; et, loin de le mal prendre,
 J'en prétends reconnaître à l'instant la faveur,
 Par un avis aussi qui touche votre honneur;
 Et, comme je vous vois vous montrer mon amie,
 En m'apprenant les bruits que de³⁾ moi l'on publie,
 Je veux suivre, à mon tour, un exemple si doux,
 En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.
 En un lieu, l'autre jour, où je faisais visite,
 Je trouvai quelques gens d'un très-rare mérite⁴⁾,
 Qui, parlant des vrais soins d'une âme qui vit bien,
 Firent tomber sur vous, madame, l'entretien.
 Là, votre prudence et vos éclats de zèle
 Ne furent pas cités comme un fort bon modèle;
 Cette affectation d'un grave extérieur,
 Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,

1) Quel semblant d'amitié et de probité !

2) Éclipse peu rare dans le discours familier de la comédie. Expliquez : l'attribuer à autre chose qu'aux mouvements secrets, etc. Célimène répète cette façon de parler à la fin de sa réplique.

3) La prép. *sur* serait préférable à *de*.

4) Célimène ne se croit pas obligée, pour se venger, de faire des frais d'imagination, et elle place sa scène dans le même lieu qu'il a plu à Arsinoé de choisir. Il y faut voir une nuance de mépris qui est une beauté dans cette riposte.

Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence
 Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,
 Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,
 Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,
 Vos fréquentes leçons et vos aigres censures
 Sur des choses qui sont innocentes et pures;
 Tout cela, si je puis vous parler franchement,
 Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.
 A quoi bon, disaient-ils, cette mine modeste,
 Et ce sage dehors que dément tout le reste?
 Elle est à bien prier exacte au dernier point;
 Mais elle bat ses gens et ne les paye point ¹⁾.
 Dans tous les lieux dévots elle étale ²⁾ un grand zèle;
 Mais elle met du blanc et veut paraître belle.
 Elle fait des tableaux couvrir les nudités ³⁾;
 Mais elle a de l'amour pour les réalités.
 Pour moi, contre chacun, je pris votre défense,
 Et leur assurai fort que c'était médisance:
 Mais tous les sentiments combattirent le mien,
 Et leur conclusion fut que vous feriez bien
 De prendre moins de soin des actions des autres,
 Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres;
 Qu'on doit se regarder soi-même un fort long temps,
 Avant que de ⁴⁾ songer à condamner les gens;

1) Voici l'injure la plus sanglante et qui couronne bien cette tirade. Elle l'accuse de suivre exactement les pratiques de la religion et d'en négliger les préceptes les plus saints: Tu aimeras ton prochain comme toi même; et elle bat ses gens! Tu ne voleras point, et elle ne paye pas ce qu'elle doit même à ses domestiques! Elle est donc hypocrite, avare, et pour couronner le tout elle la dit coquette avec lubricité dans les trois vers suivants.

2) *Etaler*, montrer avec ostentation, *zur Schau tragen*. Au propre c'est exposer de la marchandise en vente.

3) Inversion: Elle fait couvrir les nudités des tableaux.

4) *Avant que de* est vieux, mais fréquent dans Corneille, Molière et Racine, pour *avant de*. Voy. p. 36, ²⁾.

Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire
 Dans les corrections qu'aux autres on veut faire;
 Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,
 A ceux à qui le ciel en a commis le soin.
 Madame, je vous crois aussi trop raisonnable
 Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
 Et pour l'attribuer¹⁾ qu'aux mouvements secrets
 D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

ARSINOË.

• A quoi qu'en reprenant on soit assujettie,
 Je ne m'attendais pas à cette repartie²⁾,
 Madame; et je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
 Que mon sincère avis vous a blessée au cœur.

CÉLIMÈNE.

Au contraire, madame; et, si l'on était sage,
 Ces avis mutuels seraient mis en usage.
 On détruirait par là, traitant de bonne foi,
 Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.
 Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zèle
 Nous ne continuions cet office fidèle,
 • Et ne prenions grand soin de nous dire, entre nous,
 Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de vous³⁾.

ARSINOË.

Ah! madame, de vous je ne puis rien entendre;
 C'est à moi que l'on peut trouver fort à reprendre.

¹⁾ Voy. p. 81, ²⁾.

²⁾ *Repartie*, réponse, réplique, mais bien vive et prompte; il faut que le sel de l'esprit y domine et la fasse briller, tandis que la raison et le bon sens dictent la *réponse*, et que la *réplique* fortifie la vérité de ses preuves.

³⁾ Célimène qui sent bien qu'elle a porté juste dans ses accusations, pousse sa victoire jusqu'à la provocation; c'est bien l'emportement de la coquetterie. Quant à la prude, elle ne se sent pas de force à lutter, elle cède le pas jusqu'au moment où Célimène, dans la tirade suivante, va lui reprocher son âge qui ne lui permet plus la *galanterie* et ne lui laisse pour consolation que la *pruderie*.

CÉLIMÈNE.

Madame, on peut, je crois, louer et blâmer tout;
 Et chacun a raison suivant l'âge ou le goût.
 Il est une saison ¹⁾ pour la galanterie,
 Il en est une aussi propre à la pruderie.
 On peut, par politique, en prendre le parti,
 Quand de nos jeunes ans l'éclat est amorti ²⁾;
 Cela sert à couvrir de fâcheuses disgrâces.
 Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces,
 L'âge amènera tout; et ce n'est pas le temps,
 Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans.

ARSINOË.

Certes, vous vous targuez ³⁾ d'un bien faible avantage,
 Et vous faites sonner terriblement votre âge ⁴⁾.
 Ce que de plus que vous on en pourrait avoir,
 N'est pas un si grand cas ⁵⁾ pour s'en tant prévaloir;
 Et je ne sais pourquoi votre âme ainsi s'emporte,
 Madame, à me pousser ⁶⁾ de cette étrange sorte.

CÉLIMÈNE.

Et moi, je ne sais pas, madame, aussi pourquoi
 On vous voit en tous lieux vous déchaîner ⁷⁾ sur moi.

1) *Il est une saison*, il y a un temps propre à, etc. Le poète emploie ce mot non sans allusion aux âges de la vie. *La première saison de la vie*, la jeunesse; *la dernière saison de la vie*, la vieillesse.

2) *Amorti*, affaibli, éteint.

3) *Se targuer*, se prévaloir, se glorifier, du mot *targe*; parce que ce bouclier servait à se couvrir et à se défendre.

4) On dit familièrement au figuré, *faire sonner une chose*, la vanter beaucoup. *Terriblement* est très-familier, pour *bien haut*.

5) Variante dans l'édition de Brot: *N'est pas d'un si grand cas*, locution qui a paru impropre, pour *n'est pas si considérable*.

6) *Pousser*, pour chequer, fatiguer quelqu'un en l'attaquant de paroles.

7) *Se déchaîner*, s'animer, s'emporter contre quelqu'un.

Faut-il de vos chagrins sans cesse à moi vous prendre?
 Et puis-je mais ¹⁾ des soins qu'on ne va pas vous rendre?
 Si ma personne aux gens inspire de l'amour,
 Et si l'on continue à m'offrir chaque jour
 Des vœux que votre cœur peut souhaiter qu'on m'ôte,
 Je n'y saurais que faire, et ce n'est pas ma faute;
 Vous avez le champ libre, et je n'empêche pas
 Que, pour les attirer, vous n'ayez des appas.

ARSINOË.

Hélas! et croyez-vous que l'on se mette en peine
 De ce nombre d'amants dont vous faites la vaine?
 Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger
 A quel prix aujourd'hui l'on peut les engager?
 Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule ²⁾,
 Que votre seul ³⁾ mérite attire cette foule?
 Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête amour,
 Et que, pour vos vertus, ils vous font tous la cour?
 On ne s'aveugle point par de vaines défaites,
 Le monde n'est point dupe; et j'en vois qui sont faites
 A pouvoir inspirer de tendres sentiments,
 Qui, chez elles pourtant, ne fixent point d'amants;
 Et, de là, nous pouvons tirer des conséquences,

¹⁾ *Mais* s'emploie adverbiallement dans le style familier: *je n'en puis mais; en puis-je mais? pour ce n'est pas ma faute; est-ce ma faute?*

²⁾ *Rouler* dans le sens de marcher, aller, serait impropre, si Arsinoë n'était pas réduite à rechercher des termes de mépris. *Rouler* ici veut dire, aller comme une boule, sans réflexion, sans ordre, comme on la pousse.

³⁾ *Seul* placé avant ou après un substantif change sensiblement le sens. Dans cet exemple *votre seul mérite* signifie toutes vos autres qualités exclues, mises à part, votre jeunesse, votre beauté p. ex.; tandis que *votre mérite seul* voudrait dire: votre mérite isolé de vos autres qualités, n'en étant pas accompagné.

Qu'on n'acquiert point leurs cœurs sans de grandes avances¹⁾;
 Qu'aucun, pour nos beaux yeux, n'est notre soupirant,
 Et qu'il faut acheter²⁾ tous les soins qu'on nous rend.
 Ne vous enfliez donc pas d'une si grande gloire,
 Pour les petits brillants³⁾ d'une faible victoire;
 Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas,
 De traiter pour cela les gens de haut en bas⁴⁾.
 Si nos yeux enviaient les conquêtes des vôtres,
 Je pense qu'on pourrait faire comme les autres,
 Ne se point ménager, et vous faire bien voir
 Que l'on a des amants quand on en veut avoir.

CÉLIMÈNE.

Ayez-en donc, madame, et voyons cette affaire;
 Par ce rare secret efforcez-vous de plaire;
 Et sans...

ARSINOË.

Brisons, madame, un pareil entretien,
 Il pousserait trop loin votre esprit et le mien⁵⁾;
 Et j'aurais pris déjà le congé qu'il faut prendre,
 Si mon carrosse encor ne m'obligeait d'attendre.

1) La pauvre prude sait mieux que personne que de petites avances, de petites mines, des agaceries, ne suffisent pas pour acquérir, pour gagner le cœur des hommes.

2) *Acheter* prouve que la prude et le fat ont à peu près le même langage. Comparez p. 73, 3).

3) *Les petits brillants*, le peu d'éclat. On appelle *faux brillants*, des pensées qui ont de l'éclat mais peu de justesse; mais on dit au singulier: *le brillant* de son esprit; il y a *du brillant* (du lustre) dans ce poème. L'Académie, dans son édition de 1694, dit que cette expression a vieilli dans le sens où Molière l'emploie.

4) *Traiter les gens du haut en bas* pour: les avilir en les regardant du haut de son mépris.

5) La prude ne veut pas avouer que son ennemie l'a vaincue et elle a l'air de ne voir dans tout ceci qu'un jeu d'esprit.

CÉLIMÈNE.

Autant qu'il vous plaira, vous pouvez arrêter¹⁾,
 Madame, et, là-dessus, rien ne vous doit hâter²⁾.
 Mais, sans vous fatiguer de ma cérémonie³⁾,
 Je m'en vais vous donner meilleure compagnie;
 Et monsieur, qu'à propos le hasard fait venir,
 Remplira mieux ma place à vous entretenir.

SCÈNE VI.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ARSINOË.

CÉLIMÈNE.

Alceste, il faut que j'aie à écrire un mot de lettre
 Que, sans me faire tort, je ne saurais remettre.
 Soyez avec madame; elle aura la bonté
 D'excuser aisément mon incivilité⁴⁾.

1) *Vous pouvez arrêter*, pour *vous pouvez rester*, ne se dirait plus.

2) *Hâter*, de l'allemand *ſaſt*, faire dépêcher, presser, se dit mieux et plus ordinairement des choses que des personnes: *hâtez ces gens-là*, quoique *se hâter*, *hâtez-vous*, soit du bon langage.

3) *Cérémonie*, façons civiles, civilité; Célimène y opposera tout de suite son *incivilité*.

4) Voilà où l'art excelle dans les peintures et dans l'arrangement des incidents. Célimène la coquette triomphe de sa rivale et, pour que ce triomphe soit plus complet, elle va la laisser seule avec l'homme qu'elles aiment toutes les deux; et pour lui prouver qu'elle ne la craint pas, elle éveille la jalousie de cet homme qu'elle sait si susceptible en lui disant qu'elle se retire pour écrire un billet. Et ce billet même va être pour la prude un trait de lumière et va lui inspirer une noire accusation contre celle qu'elle déteste, après avoir bassement flatté celui qu'elle voudrait amener dans ses filets.

SCÈNE VII.

ALCESTE, ARSINOË.

ARSINOË.

Vous voyez, elle veut que je vous entretienne,
 Attendant un moment que mon carrosse vienne;
 Et jamais tous ses soins ne pouvaient m'offrir rien
 Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien.
 En vérité, les gens d'un mérite sublime
 Entraînent de chacun et l'amour et l'estime;
 Et le vôtre, sans doute, a des charmes secrets
 Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts.
 Je voudrais que la cour, par un regard propice,
 A ce que vous valez rendit plus de justice.
 Vous avez à vous plaindre; et je suis en courroux
 Quand je vois chaque jour qu'on ne fait rien pour vous.

ALCESTE.

Moi, madame? Et sur quoi pourrais-je en rien prétendre¹⁾?
 Quel service à l'État est-ce qu'on m'a vu rendre?
 Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de si brillant de soi²⁾,
 Pour me plaindre à la cour qu'on ne fait rien pour moi³⁾?

ARSINOË.

Tous ceux sur qui la cour jette des yeux propices
 N'ont pas toujours rendu de ces fameux services.
 Il faut l'occasion ainsi que le pouvoir;
 Et le mérite enfin que vous nous faites voir
 Devrait....

1) On ne dit pas bien *prétendre sur*, mais *prétendre à* quelque chose. Racine dans *Mithridate* et Voltaire dans *Rome sauvée*, ont employé ce verbe sans préposition, mais l'usage ne permet plus de suivre de pareils exemples.

2) *De si brillant de soi* a été sans doute exigé pour le vers et la rime; dans tous les cas *en soi* eût été préférable.

3) Inversion, pour *qu'on ne fait rien pour moi à la cour*.

ALCESTE.

Mon Dieu ! laissons mon mérite, de grâce ;
De quoi voulez-vous là que la cour s'embarrasse ?
Elle aurait fort à faire, et ses soins seraient grands
D'avoir à déterrer ¹⁾ le mérite des gens.

ARSINOË.

Un mérite éclatant se déterre lui-même.
Du vôtre en bien des lieux on fait un cas extrême ;
Et vous saurez de moi qu'en deux fort bons endroits
Vous fûtes hier loué par des gens d'un grand poids ²⁾.

ALCESTE.

Hé ! madame, l'on loue aujourd'hui tout le monde,
Et le siècle par là n'a rien qu'on ne confonde ³⁾.
Tout est d'un grand mérite également doué ;
Ce n'est plus un honneur que de se voir loué ;
D'éloges on regorge ⁴⁾, à la tête on les jette,
Et mon valet de chambre est mis dans la gazette.

ARSINOË.

Pour moi, je voudrais bien que, pour vous montrer mieux,
Une charge à la cour vous pût frapper les yeux.
Pour peu que d'y senger vous nous fassiez les mines ⁵⁾,
On peut, pour vous servir, remuer des machines,
Et j'ai des gens en main que j'emploierai pour vous,
Qui vous feront à tout un chemin assez doux.

ALCESTE.

Et que voudriez-vous, madame, que j'y fisse ?

¹⁾ *Déterrer*, proprement *tirer de terre* une chose qui y était enfoncée, *exhumer*, et ensuite *découvrir* une chose cachée.

²⁾ Toujours le même lieu où elle a entendu parler des gens. Il paraît que les personnes tortueuses manquent d'esprit inventif ou le ménagent.

³⁾ *Par là*, à cause de cela, pour cette raison.

⁴⁾ *Regorger* au figuré, avoir en grande abondance.

⁵⁾ Suivant *Bret*, cette expression, *vous nous fassiez les mines*, est mauvaise pour *avoir l'air*.

L'humeur dont je me sens veut que je m'en bannisse;
 Le ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
 Une âme compatible avec l'air de la cour.
 Je ne me trouve point¹⁾ les vertus nécessaires
 Pour y bien réussir et faire mes affaires.
 Être franc et sincère est mon plus grand talent,
 Je ne sais point jouer les hommes en parlant;
 Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense
 Doit faire en ce pays fort peu de résidence.
 Hors la cour, sans doute, on n'a pas cet appui,
 Et ces titres d'honneur quelle donne aujourd'hui;
 Mais on n'a pas aussi, perdant ces avantages,
 Le chagrin de jouer de fort sots personnages.
 On n'a point à souffrir mille rebuts cruels,
 On n'a point à louer les vers de messieurs tels,
 A donner de l'encens à madame une telle,
 Et de nos francs marquis essayer la cervelle²⁾.

ARSINOÉ.

Laissons, puisqu'il vous plaît, ce chapitre de cour:
 Mais il faut que mon cœur vous plaigne en votre amour;
 Et, pour vous découvrir là-dessus mes pensées,
 Je souhaiterais fort vos ardeurs mieux placées.
 Vous méritez, sans doute, un sort beaucoup plus doux,
 Et celle qui vous charme est indigne de vous.

ALCESTE.

Mais en disant cela, songez-vous, je vous prie,
 Que cette personne est, madame, votre amie?

ARSINOÉ.

Oui. Mais ma conscience est blessée en effet
 De souffrir plus longtemps le tort que l'on vous fait.
 L'état où je vous vois afflige trop mon âme,
 Et je vous donne avis qu'on trahit votre flamme.

¹⁾ Je ne *me* trouve point : je ne trouve pas en moi.

²⁾ Voy. p. 24, ²⁾.

ALCESTE.

C'est me montrer, madame, un tendre mouvement,
Et de pareils avis obligent un amant.

ARSINOË.

Oui, toute mon amie¹⁾, elle est et je la nomme
Indigne d'asservir le cœur d'un galant homme;
Et le sien n'a pour vous que de feintes douceurs.

ALCESTE.

Cela se peut, madame, on ne voit pas les cœurs;
Mais votre charité se serait bien passée
De jeter dans le mien une telle pensée.

ARSINOË.

Si vous ne voulez pas être désabusé,
Il faut ne vous rien dire²⁾; il est assez aisé.

ALCESTE.

Non. Mais sur ce sujet, quoi que l'on nous expose³⁾,
Les doutes sont fâcheux plus que toute autre chose;
Et je voudrais, pour moi, qu'on ne me fit savoir
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir,

ARSINOË.

Eh bien! c'est assez dit; et, sur cette matière,
Vous allez recevoir une pleine lumière.
Oui, je veux que de tout vos yeux vous fassent foi⁴⁾.
Donnez-moi seulement la main jusque chez moi⁵⁾;

1) *Toute mon amie* est une locution elliptique, pour dire: quoiqu'elle soit mon amie, il faut que je vous confesse, etc.

2) Pour: il importe, il est nécessaire de *ne vous rien dire*. La négation n'appartenant pas au premier verbe, *ne* doit se trouver ainsi que *rien* devant le second, puisqu'il est à l'infinif.

3) *Exposer* pour: raconter en détail.

4) *Foi* signifie attestation et preuve. Le sens est: je veux que vos yeux vous donnent la preuve de tout, que vous vous convainquiez de son infidélité par vos propres yeux.

5) Pour dire: accompagnez-moi, conduisez-moi chez moi.

Là, je vous ferai voir une preuve fidèle
 De l'infidélité du cœur de votre belle¹⁾;
 Et si, pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,
 On pourra vous offrir de quoi vous consoler²⁾.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ÉLIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Non, l'on n'a point vu d'âme à manier si dure,³⁾
 Ni d'accommodement plus pénible à conclure:
 En vain de tous côtés on l'a voulu tourner,
 Hors de son sentiment on n'a pu l'entraîner;
 Et jamais différend si bizarre, je pense,
 N'avait de ces messieurs occupé la prudence⁴⁾.
 „Non, messieurs, disait-il, je ne me dédis point⁵⁾,
 „Et tomberai d'accord de tout, hors de ce point.
 „De quoi s'offense-t-il? et que veut-il me dire?

¹⁾ Une preuve fidèle de l'infidélité, est de ces jeux de mots qui étaient parfaitement dans le goût de ce temps.

²⁾ Voilà une déclaration complètement dans les formes, mais la prude a trop fait déjà l'expérience qu'à son âge, et avec son peu d'appas, elle ne saurait acheter par de trop grandes avances la conquête d'un cœur.

³⁾ Dur dans le sens de difficile, comme on dit: une marchandise dure à vendre, une âme dure à émouvoir. *Munier* dans le sens de gouverner, diriger.

⁴⁾ La prudence nous fait ordinairement éviter le danger, mais ici cette expression signifie la sagesse, la sagacité.

⁵⁾ *Se dédire* signifie rompre un engagement, ne pas tenir sa parole et comme ici, changer d'opinion.

„Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire?
 „Que lui fait mon avis qu'il a pris de travers?
 „On peut être honnête homme et faire mal des vers:
 „Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matières;
 „Je le tiens galant homme en toutes les manières,
 „Homme de qualité, de mérite et de cœur,
 „Tout ce qu'il vous plaira, mais fort méchant auteur.
 „Je louerai, si l'on veut, son train et sa dépense,
 „Son adresse à cheval, aux armes, à la danse;
 „Mais, pour louer ses vers, je suis son serviteur¹⁾;
 „Et, lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,
 „On ne doit de rimer avoir aucune envie,
 „Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie²⁾.“
 Enfin toute la grâce et l'accomodement
 Où s'est avec effort plié son sentiment³⁾,
 C'est de dire, croyant adoucir bien son style:
 „Monsieur, je suis fâché d'être si difficile;
 „Et, pour l'amour de vous, je voudrais, de bon cœur,
 „Avoir trouvé tantôt votre sonnet meilleur.“
 Et, dans une embrassade⁴⁾, on leur a, pour conclure,
 Fait vite envelopper toute la procédure.

ÉLIANTE.

Dans ses façons d'agir il est fort singulier,
 Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier;
 Et la sincérité dont son âme se pique
 A quelque chose en soi de noble et d'héroïque.

1) Cette locution, pour dire que l'on refuse, que l'on ne consentira pas, est admise par l'Académie dans le style familier et ironique, et se retrouve dans un grand nombre de comédies classiques et modernes. Voy. p. 45, 1).

2) *Sous peine de la vie* serait préférable.

3) Mon opinion, ma manière de voir, cède, se plie avec effort.

4) *Embrassade* et *embrassement* se disent également de ce signe d'amitié, à la différence pourtant qu'*embrassade* n'est que du style familier. Voy. p. 19, 1).

C'est une vertu rare au siècle d'aujourd'hui,
Et je la voudrais voir partout comme chez lui¹⁾.

PHILINTE.

Pour moi, plus je le vois, plus surtout je m'étonne
De cette passion où son cœur s'abandonne.
De l'humeur dont le ciel a voulu le former,
Je ne sais pas comment il s'avise d'aimer,
Et je sais moins encor comment votre cousine
Peut être la personne où son penchant l'incline.

ÉLIANTE.

Cela fait assez voir que l'amour, dans les cœurs,
N'est pas toujours produit par un rapport d'humeurs;
Et toutes ces raisons de douces sympathies,
Dans cet exemple-ci se trouvent démenties.

PHILINTE.

Mais croyez-vous qu'on l'aime, aux choses qu'on peut voir?

ÉLIANTE.

C'est un point qu'il n'est pas fort aisé de savoir.
Comment pouvoir juger s'il est vrai qu'elle l'aime ?
Son cœur, de ce qu'il sent, n'est pas bien sûr lui-même;
Il aime quelquefois sans qu'il le sache bien,
Et croit aimer aussi, parfois qu'il n'en est rien²⁾.

PHILINTE.

Je crois que notre ami, près de cette cousine³⁾

¹⁾ Molière, dans ce qu'il fait dire ici à Éliante, peut avoir fourni lui-même des armes à ceux qui lui reprochent d'avoir voulu ridiculiser la vertu. Mais il faut observer qu'Éliante a du faible pour Alceste, et qu'elle l'avoue dans la même scène; l'amour, comme on le sait, laisse voir peu de défauts.

²⁾ *Parfois* ne s'emploie que comme adverbe; avec *que* et formant une conjonction pour *alors que*, il n'est plus en usage.

³⁾ *Cette* n'est pas assez déterminé. Il aurait fallu dire *votre* cousine, puisque Célimène est la cousine d'Éliante.

Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine;
 Et, s'il avait mon cœur, à dire vérité,
 Il tournerait ses vœux tout d'un autre côté;
 Et par un choix plus juste, on le verrait, madame,
 Profiter des bontés que lui montre votre âme.

ÉLIANTE.

Pour moi, je n'en fais point de façons, et je croi
 Qu'on doit, sur de tels points, être de bonne foi.
 Je ne m'oppose point à toute sa tendresse,
 Au contraire, mon cœur pour elle s'intéresse;
 Et, si c'était qu'à moi la chose pût tenir,
 Moi-même, à ce qu'il aime, on me verrait l'unir.
 Mais si dans un tel choix, comme tout se peut faire,
 Son amour éprouvait quelque destin contraire,
 S'il fallait que d'un autre on couronnât les feux,
 Je pourrais me résoudre à recevoir ses vœux;
 Et le refus, souffert en pareille occurrence,
 Ne m'y ferait trouver aucune répugnance¹⁾.

PHILINTE.

Et moi, de mon côté, je ne m'oppose pas,
 Madame, à ces bontés qu'ont pour lui vos appas,
 Et lui-même, s'il veut, il peut bien vous instruire
 De ce que, là-dessus, j'ai pris soin de lui dire.
 Mais si, par un hymen qui les joindrait eux deux,
 Vous étiez hors d'état de recevoir ses vœux,
 Tous les miens tenteraient la faveur éclatante
 Qu'avec tant de bonté votre âme lui présente.
 Heureux si, quand son cœur s'y pourra dérober,
 Elle pouvait sur moi, madame, retomber.

ÉLIANTE.

Vous vous divertissez²⁾, Philinte.

1) Le sens de ces deux vers a paru embarrassé. *B.* —
 Ce que l'on y peut comprendre, c'est que malgré le refus
 qu'il éprouverait de la part de Célimène ne lui inspirerait, à
 elle, aucune répugnance pour accepter ses vœux.

2) Pour dire, vous plaisantez, vous vous moquez.

PHILINTE.

Non, madame,
Et je vous parle ici du meilleur de mon âme¹⁾.
J'attends l'occasion de m'offrir hautement,
Et de tous mes souhaits j'en presse le moment²⁾.

SCÈNE II.

ALCESTE, ÉLIANTE, PHILINTE.

ALCESTE.

Ah! faites-moi raison³⁾, madame, d'une offense
Qui vient de triompher de toute ma constance.

ÉLIANTE.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous qui vous puisse émouvoir?

ALCESTE.

J'ai ce que, sans mourir, je ne puis concevoir;
Et le déchaînement de toute la nature
Ne m'accablerait pas comme cette aventure.
C'en est fait.... Mon amour.... Je ne saurais parler.

ÉLIANTE.

Que votre esprit un peu tâche ~~de~~ se rappeler⁴⁾.

ALCESTE.

O juste ciel! faut-il qu'on joigne à tant de grâces
Les vices odieux des âmes les plus basses!

¹⁾ Voy. p. 75, ¹⁾.

²⁾ *De tous mes souhaits*, pour: de tous mes vœux, mes désirs. Peut-être pourrait-on trouver exagérée cette abnégation de Philinte et d'Éliante, mais ils doivent former un contraste.

³⁾ *Faire raison*, pour: plaignez-moi et aidez-moi à me venger après m'avoir rendu justice.

⁴⁾ *Rappeler ses esprits, ses sens*, les reprendre. En prose: Tâchez de remettre vos esprits, de vous recueillir; rassurez-vous; calmez-vous.

ÉLIANTE.

Mais encor, qui vous peut....

ALCESTE.

Ah! tout est ruiné;

Je suis, je suis trahi, je suis assassiné.

Célimène.... Eût-on pu croire cette nouvelle?

Célimène me trompe, et n'est qu'une infidèle.

ÉLIANTE.

Avez-vous, pour le croire, un juste fondement?

PHILINTE.

Peut-être est-ce un soupçon conçu légèrement;

Et votre esprit jaloux prend parfois des chimères....

ALCESTE.

Ah! morbleu! mêlez-vous, monsieur, de vos affaires.

(A Éliante.)

C'est de sa trahison n'être que trop certain,
Que l'avoir, dans ma poche, écrite de sa main¹⁾.

Oui, madame, une lettre écrite pour Oronte,

A produit à mes yeux²⁾ ma disgrâce et sa honte;

Oronte, dont j'ai cru qu'elle fuyait les soins,

Et que de mes rivaux je redoutais le moins.

¹⁾ Ce *que* pléonastique, qui met de la force ou de la grâce dans une phrase, sans en altérer le sens, ne doit jamais être omis après un substantif précédé de *c'est* et suivi d'un autre substantif; p. ex. : *c'est une qualité* essentielle pour régner *que la discrétion*; c'est-à-dire avec moins de force: la discrétion est une qualité essentielle etc. L'Académie le déclare pourtant moins nécessaire devant l'infinif, p. ex. : c'est une belle chose *que de garder* le secret. Elle permet de dire : c'est une belle chose *de garder* le secret. Sans ce *que* qui relève le sujet, ces deux vers seraient peu intelligible.

²⁾ Suivant ce qu'Arsinoé lui a dit à la fin du troisième acte: Je veux que de tout *vos yeux* vous fassent foi.

PHILINTE.

Une lettre peut bien tromper par l'apparence,
Et n'est pas quelquefois si coupable qu'on pense.

ALCESTE.

Monsieur, encore un coup¹⁾, laissez-moi, s'il vous plaît,
Et ne prenez souci que de votre intérêt.

ÉLIANTE.

Vous devez modérer vos transports, et l'outrage....

ALCESTE.

Madame, c'est à vous qu'appartient cet ouvrage;
C'est à vous que mon cœur a recours aujourd'hui
Pour pouvoir s'affranchir de son cuisant ennui²⁾,
Vengez-moi d'une ingrate et perfide parente,
Qui trahit lâchement une ardeur si constante;
Vengez-moi de ce trait qui doit vous faire horreur.

ÉLIANTE.

Moi, vous venger ? Comment ?

ALCESTE.

En recevant mon cœur.

Acceptez-le, madame, au lieu de l'infidèle;
C'est par là que je puis prendre vengeance d'elle,
Et je la veux punir par les sincères vœux,
Par le profond amour, les soins respectueux,
Les devoirs empressés et l'assidu service
Dont ce cœur va vous faire un ardent sacrifice.

ÉLIANTE.

Je compatis, sans doute, à ce que vous souffrez,
Et ne méprise point le cœur que vous m'offrez;
Mais peut-être le mal n'est pas si grand qu'on pense,
Et vous pourrez quitter ce désir de vengeance.
Lorsque l'injure part d'un objet plein d'appas,

1) *Encore un coup*, pour dire, *encore une fois*; je vous le répète.

2) *Cuisant* en adjectif, signifie âpre, piquant, aigu. On parle de *douleurs cuisantes*, d'un *froid cuisant*, etc.

On fait force desseins qu'on n'exécute pas¹⁾;
 On a beau voir²⁾, pour rompre, une raison puissante :
 Une coupable aimée est bientôt innocente ;
 Tout le mal qu'on lui veut³⁾ se dissipe aisément,
 Et l'on sait ce que c'est qu'un courroux⁴⁾ d'un amant.

ALCESTE.

Non, non, madame, non. L'offense est trop mortelle ;
 Il n'est point de retour, et je romps avec elle ;
 Rien ne saurait changer le dessein que j'en fais⁵⁾,
 Et je me punirais de l'estimer jamais.
 La voici. Mon courroux redouble à cette approche ;
 Je vais de sa noirceur lui faire un vif reproche,
 Pleinement la confondre, et vous porter après
 Un cœur tout dégagé⁶⁾ de ses trompeurs attraits.

SCÈNE III.

CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ALCESTE, à part.

O ciel ! de mes transports puis-je être ici le maître ?

1) *Force desseins*, dans le style familier pour *beaucoup de desseins*. Racine a dit, dans les *Plaideurs*, Acte II. sc. IV : Je connais *force* huissiers (voyez p. 52, 2) d. n. éd.).

2) Sans doute si la mesure du vers ne l'avait pas exigé, Molière aurait dit *avoir* au lieu de *voir* ; mais ce dernier peut s'expliquer par *avoir devant les yeux*, puisqu'il a la lettre dans sa poche.

3) Voir p. 23, 3).

4) Qu'on se rappelle la phrase : *Qu'est ce que c'est que cela ?* Voyez ce que nous venons de dire sur ce *que*.

5) Voir le *dessein en est pris* dans Racine, *Phèdre* p. 9, 2).

6) *Dégagé*, c'est *délibéré*.

CÉLIMÈNE, à part.
(A Alceste.)

Ouais¹⁾! Quel est donc le trouble où je vous vois paraître?
Et que me veulent dire et ces soupîrs poussés,
Et ces sombres regards que sur moi vous lancez?

ALCESTE.

Que toutes les horreurs dont une âme est capable
A vos déloyautés n'ont rien de comparable;
Que le sort, les démons, et le ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

CÉLIMÈNE.

Voilà certainement des douceurs que j'admire.

ALCESTE.

Ah! ne plaisantez point, il n'est pas temps de rire.
Rougissez bien plutôt, vous en avez raison,
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.
Voilà ce que marquaient les troubles de mon âme;
Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme;
Par ces fréquents soupçons, qu'on trouvait odieux,
Je cherchais le malheur qu'ont rencontré mes yeux;
Et, malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,
Mon astre me disait ce que j'avais à craindre.
Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
Je souffre le dépit de me voir outragé.
Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance,
Que l'amour veut partout naître sans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute âme est libre à nommer son vainqueur.
Aussi ne trouverais-je aucun sujet de plainte,
Si pour moi votre bouche avait parlé sans feinte,
Et, rejetant mes vœux dès le premier abord,
Mon cœur n'aurait eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,

¹⁾ L'interjection *ouais* nous rappelle le latin *ohe*, et marque la surprise.

C'est une trahison¹⁾, c'est une perfidie,
 Qui ne saurait trouver de trop grands châtimens²⁾,
 Et je puis tout permettre à mes ressentiments.
 Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage;
 Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.
 Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
 Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés;
 Je cède aux mouvements d'une juste colère,
 Et je ne réponds pas de ce que je puis faire.

CÉLIMÈNE.

D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement?
 Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement?

ALCESTE.

Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vue³⁾
 J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue,
 Et que j'ai cru trouver quelque sincérité
 Dans les traitres appas dont je fus enchanté⁴⁾.

CÉLIMÈNE.

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre?

ALCESTE.

Ah! que ce cœur est double, et sait bien l'art de feindre!
 Mais, pour le mettre à bout, j'ai des moyens tout prêts.

1) Voir mon amour approuvé d'un consentement trompeur, c'est une trahison, etc.

2) *Châtiment, châtier*, du latin *castigare*, corriger, punir, fait de *castus* et *agere*, comme *purgo* de *purus* et *agere*. On *châtie* quelqu'un pour le rendre meilleur; on le *punit* pour lui faire expier son crime.

3) *Dans votre vue* pourrait également signifier: en vous voyant avec tous vos charmes; ainsi que: dans vos yeux. Le premier sens semble plus juste, puisque plus loin il parle de ses appas.

4) *Traître*, en adjectif, *perfide*. On dit: un homme *traître*; une âme *traîtresse*. Alceste parlera plus bas de ses *traîtres yeux*.

Jetez ici les yeux, et connaissez vos traits;
Ce billet découvert suffit pour vous confondre,
Et contre ce témoin on n'a rien à répondre.

CÉLIMÈNE.

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit?

ALCESTE.

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit!

CÉLIMÈNE.

Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse?

ALCESTE.

Quoi! vous joignez ici l'audace à l'artifice!
Le désavouerez-vous pour n'avoir point de seing¹⁾?

CÉLIMÈNE.

Pourquoi désavouer un billet de ma main?

ALCESTE.

Et vous pouvez le voir sans demeurer confuse
Du crime dont vers,²⁾ moi son style vous accuse!

CÉLIMÈNE.

Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant.

ALCESTE.

Quoi! vous bravez ainsi ce témoin convainquant!
Et ce qu'il m'a fait voir de douceur pour Oronte
N'a donc rien qui m'outrage et qui vous fasse honte?

CÉLIMÈNE.

Oronte! qui vous dit que la lettre est pour lui?

1) *Seing*, du latin *signum*, signe, marque, indique plutôt un écrit privé, tandis que *signature*, dont il est synonyme, désigne ordinairement un acte public. Des billets, des promesses, etc. se font sous *seing privé*; la *signature* se fait par-devant notaire.

2) *Vers* ne s'emploie pour¹ *envers* que pour les besoins de la poésie. Cette forme n'est pas rare dans Molière.

ALCESTE.

Les gens qui dans mes mains l'ont remise aujourd'hui.
 Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre :
 Mon cœur en a-t-il moins à se plaindre du vôtre ?
 En serez-vous vers moi moins coupable en effet ?

CÉLIMÈNE.

Mais si c'est une femme à qui va ce billet¹⁾,
 En quoi vous blesse-t-il, et qu'a-t-il de coupable ?

ALCESTE.

Ah! le détour est bon et l'excuse admirable!
 Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à ce trait,
 Et me voilà par là convaincu tout à fait.
 Osez-vous recourir à ces ruses grossières,
 Et croyez-vous les gens si privés²⁾ de lumières,
 Voyons, voyons un peu par quel biais³⁾, de quel air,
 Vous voulez soutenir un mensonge si clair,
 Et comment vous pourrez tourner pour une femme
 Tous les mots d'un billet qui montre tant de flamme.
 Ajustez⁴⁾, pour couvrir un manquement de foi,
 Ce que je m'en vais lire....

CÉLIMÈNE.

Il ne me plaît pas⁵⁾, moi.

1) *Va* signifie ici : est destiné. C'est encore une licence.

2) Dans le mot *gens*, du latin *gentes*, on supprime le *t* par exception, comme dans *tous*, au lieu de *touts*. Observez encore que *gens* est masculin pour l'adjectif qui suit, et féminin, quand l'adjectif précède : de *bonnes gens* ; des *gens privés*. De plus, *gens* ne se dit pas d'un nombre déterminé, p. ex. : *cinq gens* ; on dit alors *cinq personnes*. Dans *mille gens*, mille est un nombre indéterminé.

3) *Biais* proprement, obliquité, ligne oblique, sens oblique, se dit au figuré d'un *moyen* détourné qu'on emploie pour réussir.

4) Voir *ajuster* p 75, 4).

5) En prose il faudrait ici : *cela ne me plaît pas, car it*, pronom indéfini, ne peut être sujet que d'un verbe unipersonnel.

Je vous trouve plaisant d'user d'un tel empire,
Et de me dire au nez ce que vous m'osez dire.

ALCESTE.

Non, non, sans s'emporter, prenez un peu souci
De me justifier les termes que voici.

CÉLIMÈNE.

Non, je n'en veux rien faire, et, dans cette occurrence,
Tout ce que vous croirez m'est de peu d'importance.

ALCESTE.

De grâce, montrez-moi, je serai satisfait,
Qu'on peut pour une femme expliquer ce billet.

CÉLIMÈNE.

Non, il est pour Oronte, et je veux qu'on le croie.
Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joie:
J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est,
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.
Faites, prenez parti, que rien ne vous arrête,
Et ne me rompez pas davantage la tête.

ALCESTE, à part.

Ciel! rien ¹⁾ de plus cruel peut-il être inventé?
Et jamais cœur fut-il de la sorte traité?
Quoi! d'un juste courroux je suis ému contre elle,
C'est moi qui me viens plaindre, et c'est moi qu'on querelle!
On pousse ma douleur et mes soupçons à bout,
On me laisse tout croire, on fait gloire de tout;
Et cependant mon cœur est encore assez lâche
Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,
Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris
Contre l'ingrat objet dont il est trop épris;

(A Célimène.)

Ah! que vous savez bien ici contre moi-même,
Perfide, vous servir de ma faiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'excès prodigieux

¹⁾ Rien, sans ne, dans la question, comme souvent ailleurs, pour quelque chose.

De ce fatal amour né de vos traîtres yeux¹⁾!
 Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,
 Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable.
 Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent;
 A vous prêter les mains ma tendresse consent²⁾.
 Efforcez-vous ici de paraître fidèle,
 Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle.

CÉLIMÈNE.

Allez, vous êtes fou dans vos transports jaloux,
 Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.
 Je voudrais bien savoir qui pourrait me contraindre
 A descendre pour vous aux bassesses de feindre,
 Et pourquoi, si mon cœur penchait d'autre côté,
 Je ne le dirais pas avec sincérité.
 Quoi! de mes sentiments l'obligeante assurance
 Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense?
 Après d'un tel garant, sont-ils de quelque poids?
 N'est-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix?
 Et, puisque notre cœur fait un effort extrême
 Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime,
 Puisque l'honneur du sexe, ennemi de nos feux,
 S'oppose fortement à de pareils aveux,
 L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle
 Doit-il impunément douter de cet oracle?
 Et n'est-il pas coupable en ne s'assurant pas
 A ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats³⁾?
 Allez, de tels soupçons méritent ma colère,
 Et vous ne valez pas que l'on vous considère.

1) Voy. p. 101, 4).

2) Faites, s'il est possible, que ce billet ne soit pas criminel; ma tendresse consent à vous aider à le justifier.

3) De pareils épanchements de cœur et raisonnements entre les amants ne sont plus dans le goût de notre temps. Ces discussions didactiques ne sont ni simples et naturelles, ni plaisantes. Ce n'est que le goût de l'époque, qui les excuse.

Je suis sotte, et veux mal à ma simplicité¹⁾,
 De conserver encor²⁾ pour vous quelque bonté;
 Je devrais autre part attacher mon estime³⁾,
 Et vous faire un sujet de plainte légitime.

ALCESTE.

Ah! traltresse, mon faible⁴⁾ est étrange pour vous;
 Vous me trompez, sans doute, avec des mots si doux;
 Mais il n'importe, il faut suivre ma destinée;
 A votre foi mon âme est toute abandonnée;
 Je veux voir jusqu'au bout quel sera votre cœur,
 Et si de me trahir il aura la noirceur⁵⁾.

CÉLIMÈNE.

Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime.

ALCESTE.

Ah! rien n'est comparable à mon amour extrême;
 Et, dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,
 Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.
 Oui, je voudrais qu'aucun ne vous trouvât aimable,
 Que vous fussiez réduite en un sort misérable;
 Que le ciel, en naissant, ne vous eût donné rien;
 Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien;
 Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice
 Vous pût, d'un pareil sort, réparer l'injustice,
 Et que j'eusse la joie et la gloire en ce jour
 De vous voir tenir tout des mains de mon amour.

1) *Vouloir mal pour faire reproche* ne se dirait plus bien.
 Voir p. 23, 3).

2) *Encor* se dit seulement en poésie pour *encore* qui donnerait une syllabe de trop.

3) En prose: Je devrais fixer mon affection ailleurs, aimer quelqu'un qui en fût plus digne.

4) Mon *faible*, ma passion dominante; un penchant qui, pour la morale, peut être innocent, tandis qu'une *faiblesse* est une faute toujours répréhensible.

5) Même s'il aura la noirceur de me trahir.

CÉLIMÈNE.

C'est me vouloir du bien d'une étrange manière!
 Me préserve le ciel que vous ayez matière¹⁾....
 Voici monsieur Dubois plaisamment figuré.

SCÈNE IV.

CÉLIMÈNE, ALCESTE, DUBOIS.

ALCESTE.

Que veut cet équipage et cet air effaré²⁾?
 Qu'as-tu?

DUBOIS.

Monsieur....

ALCESTE.

Eh bien?

DUBOIS.

Voici bien des mystères.

ALCESTE.

Qu'est-ce?

DUBOIS.

Nous sommes mal, monsieur, dans nos affaires.

ALCESTE.

Quoi?

DUBOIS.

Parlerai-je haut?

ALCESTE.

Oui, parle, et promptement.

DUBOIS.

N'est-il point là quelqu'un?

1) *Matière* signifie *cause*, occasion.

2) *Effaré*, du latin *efferrare*, rendre farouche, signifie *éperdu*, tout troublé, tout hors de soi.

ALCESTE.

Ah! que d'amusement¹⁾!

Veux-tu parler?

DUBOIS.

Monsieur, il faut faire retraite.

ALCESTE.

Comment?

DUBOIS.

Il faut d'ici déloger sans trompette²⁾.

ALCESTE.

Et pourquoi?

DUBOIS.

Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

ALCESTE.

La cause?

DUBOIS.

Il faut partir, monsieur, sans dire adieu.

ALCESTE.

Mais par quelle raison me tiens-tu ce langage?

DUBOIS.

Par la raison, monsieur, qu'il faut plier bagage.

ALCESTE.

Ah! je te casserai la tête assurément,
Si tu ne veux, maraud³⁾, t'expliquer autrement.

DUBOIS.

Monsieur, un homme noir et d'habit et de mine,
Est venu nous laisser, jusque dans la cuisine,
Un papier griffonné⁴⁾ d'une telle façon,

¹⁾ *Amusement* dans le sens de *retardement*, qui fait perdre le temps, a vieilli.

²⁾ Locution proverbiale et familière pour dire: sortir doucement et sans bruit du lieu où l'on est.

³⁾ *Maraud*, coquin, fripon.

⁴⁾ *Griffonner*, de griffe (de l'allemand *greifen*), ongle pointu et crochu des animaux, des oiseaux rapaces, signifie

Qu'il faudrait, pour le lire, être pis qu'un démon.
C'est de votre procès, je n'en fais aucun doute,
Mais le diable d'enfer, je crois, n'y verrait goutte¹).

ALCESTE.

Eh bien! quoi? Ce papier, qu'a-t-il à démêler,
Traître, avec le départ dont tu viens me parler?

DUBOIS.

C'est pour vous dire ici, monsieur, qu'une heure ensuite²),
Un homme, qui souvent vous vient rendre visite,
Est venu vous chercher avec empressement,
Et, ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement,
Sachant que je vous sers avec beaucoup de zèle,
De vous dire.... Attendez, comme est-ce qu'il s'appelle?

ALCESTE.

Laisse là son nom, traître, et dis ce qu'il t'a dit.

DUBOIS.

C'est un de vos amis; enfin, cela suffit,
Il m'a dit que d'ici votre péril vous chasse,
Et que d'être arrêté le sort vous y menace.

ALCESTE.

Mais quoi! n'a-t-il voulu te rien spécifier?

DUBOIS.

Non. Il m'a demandé de l'encre et du papier,
Et vous a fait un mot³), où vous pourrez, je pense,
Du fond de ce mystère avoir la connaissance.

écrire mal et peu lisiblement, comme si l'on écrivait avec les *griffes* d'un chat.

¹) On dit, *ne voir goutte*: il fait tellement obscur que je n'y vois goutte; ce malheureux ne voit goutte dans ses affaires; comme on dit: *n'entendre goutte*, ne rien comprendre. Voy. p. 57, ³).

²) *Une heure ensuite*, pour *une heure après*, n'a pas paru d'usage. B.

³) *Vous a fait un mot*, pour dire, vous a écrit ou laissé un mot, est une licence que la prose ne saurait tolérer.

ALCESTE.

Donne-le donc.

CÉLIMÈNE,

Que peut envelopper ceci?

ALCESTE.

Je ne sais; mais j'aspire à m'en voir éclairci.
Auras-tu bientôt fait, impertinent au diable¹⁾?

DUBOIS, après avoir longtemps cherché le billet.

Ma foi je l'ai, monsieur, laissé sur votre table.

ALCESTE.

Je ne sais qui me tient....

CÉLIMÈNE.

Ne vous emportez pas,
Et courez démêler un pareil embarras.

ALCESTE.

Il semble que le sort, quelque soin que je prenne,
Ait juré d'empêcher que je vous entretienne;
Mais, pour en triompher, souffrez à mon amour
De vous revoir, madame, avant la fin du jour.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE.

La résolution en est prise, vous dis-je,

PHILINTE.

Mais, quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige?....

¹⁾ En prose: Auras-tu bientôt fini? au diable soit cet impertinent qui me fait attendre.

ALCESTE.

Non, vous avez beau faire et beau me raisonner,
 Rien de ce que je dis ne peut me détourner;
 Trop de perversité règne au siècle où nous sommes,
 Et je veux me tirer du commerce des hommes.
 Quoi! contre ma partie on voit, tout à la fois,
 L'honneur, la probité, la pudeur et les lois;
 On publie en tous lieux l'équité de ma cause;
 Sur la foi de mon droit mon âme se repose;
 Cependant je me vois trompé par les succès,
 J'ai pour moi la justice, et je perds mon procès!
 Un traître, dont on sait la scandaleuse histoire,
 Est sorti triomphant d'une fausseté noire!
 Toute la bonne foi cède à sa trahison!
 Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison!
 Le poids de sa grimace¹⁾, où brille l'artifice,
 Renverse le bon droit et tourne la justice²⁾!
 Il fait par un arrêt couronner son forfait!
 Et, non content encor du tort que l'on me fait,
 Il court parmi le monde un livre abominable³⁾,
 Et de qui⁴⁾ la lecture est même condamnable;
 Un livre à mériter la dernière rigueur,
 Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur!
 Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,
 Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture!
 Lui, qui d'un honnête homme à la cour tient le rang,
 A qui je n'ai rien fait qu'être sincère et franc,
 Qui me vient, malgré moi, d'une ardeur empressée,
 Sur des vers qu'il a faits demander ma pensée⁵⁾;

1) *Grimace* au figuré, feinte, dissimulation. Voir p. 77, 2).

2) *Tourner la justice*, pour, la tromper.

3) *Courir* dans le sens de circuler, être répandu, n'est que du langage familier.

4) *De qui* ne se dit que des personnes; en parlant des choses, comme ici, il faudrait dire, *dont*.

5) En prose: qui vient me demander ma pensée sur des vers qu'il a faits, etc.

Et parce que j'en use avec honnêteté¹⁾.
 Et ne le veux trahir, lui, ni la vérité,
 Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire!
 Le voilà devenu mon plus grand adversaire!
 Et jamais de son cœur je n'aurai de pardon,
 Pour n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon!
 Et les hommes, morbleu! sont faits de cette sorte!
 C'est à ces actions que la gloire les porte!
 Voilà la bonne foi, le zèle vertueux,
 La justice et l'honneur que l'on trouve chez eux!
 Allons, c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous forge:
 Tirons-nous de ce bois et de ce coupe-gorge²⁾.
 Puisque entre humains ainsi vous vivez en vrais loups,
 Traîtres! vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

PHILINTE.

Je trouve un peu bien prompt le dessein où vous êtes;
 Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites.
 Ce que votre partie ose vous imputer
 N'a point eu le crédit de vous faire arrêter:
 On voit son faux rapport lui-même se détruire,
 Et c'est une action qui pourrait bien lui nuire.

ALCESTE.

Lui? semblables tours il ne craint point l'éclat:
 Il a permission d'être franc scélérat³⁾;
 Et, loin qu'à son crédit nuise cette aventure,
 On l'en verra demain en meilleure posture.

PHILINTE.

Enfin, il est constant qu'on n'a point trop donné⁴⁾
 Au bruit que contre vous sa malice a tourné;

1) *En user*, pour *agir*, n'est pas rare dans Molière et ne convient qu'au style familier.

2) *Coupe-gorge* se dit au propre d'un endroit où l'on vole ou assassine le monde.

3) Pour : il peut impunément commettre les plus mauvaises actions. Voy. p. 24, 2).

4) En prose : On n'a point attaché trop d'importance.

De ce côté déjà vous n'avez rien à craindre :
 Et pour votre procès, dont vous pouvez vous plaindre,
 Il vous est, en justice, aisé d'y revenir,
 Et, contre cet arrêt....

ALCESTE.

Non, je veux m'y tenir.
 Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse,
 Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse;
 On y voit trop à plein le bon droit maltraité,
 Et je veux qu'il demeure à la postérité
 Comme une marque insigne, un fameux témoignage
 De la méchanceté des hommes de notre âge.
 Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter;
 Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester¹⁾
 Contre l'iniquité de la nature humaine,
 Et de nourrir pour elle une immortelle haine.

PHILINTE.

Mais enfin....

ALCESTE.

Mais enfin, vos soins sont superflus.
 Que pouvez-vous, monsieur, me dire là-dessus ?
 Aurez-vous bien le front de me vouloir, en face,
 Excuser les horreurs de tout ce qui se passe ?

PHILINTE.

Non, je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plait :
 Tout marché par cabale et par pur intérêt ;
 Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte,
 Et les hommes devraient être faits d'autre sorte.
 Mais est-ce une raison que leur peu d'équité,
 Pour vouloir se tirer de leur société ?
 Tous ces défauts humains nous donnent, dans la vie,
 Des moyens d'exercer notre philosophie ;
 C'est le plus bel emploi que trouve la vertu ;
 Et, si de probité tout était revêtu,

1) *Pester* contre l'iniquité etc. c'est *murmurer* avec vivacité, exhaler sa mauvaise humeur contre, etc.

Si tous les cœurs étaient francs, justes et dociles,
 La plupart des vertus nous seraient inutiles,
 Puisqu'on en met l'usage à pouvoir, sans ennui,
 Supporter dans nos droits l'injustice d'autrui;
 Et, de même qu'un cœur d'une vertu profonde....

ALCESTE.

Je sais que vous parlez, monsieur, le mieux du monde;
 En beaux raisonnements vous abondez toujours;
 Mais vous perdez le temps et tous vos beaux discours.
 La raison, pour mon bien, veut que je me retire:
 Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire;
 De ce que je dirais je ne répondrais pas;
 Et je me jetterais cent choses sur les bras¹⁾:
 Laissez-moi, sans dispute, attendre Célimène.
 Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amène;
 Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moi;
 Et c'est ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

PHILINTE.

Montons chez Éliante, attendant sa venue²⁾.

ALCESTE.

Non: de trop de soucis je me sens l'âme émue.
 Allez-vous-en la voir, et me laissez enfin
 Dans ce petit coin sombre avec mon noir chagrin.

PHILINTE.

C'est une compagnie étrange pour attendre,
 Et je vais obliger Éliante à descendre.

¹⁾ *Se jeter sur les bras* pour: se causer des affaires désagréables ou même condamnables.

²⁾ *Venue* signifie l'arrivée de quelqu'un dans le lieu où est la personne qui parle.

SCÈNE II.

CÉLIMÈNE, ORONTE, ALCESTE.

ORONTE.

Oui, c'est à vous de voir si, par des nœuds si doux,
 Madame; vous voulez m'attacher tout à vous.
 Il me faut de votre ~~âme~~ une pleine assurance:
 Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance.
 Si l'ardeur de mes feux n'a pu vous émouvoir,
 Vous ne devez point feindre¹⁾ à me le faire voir;
 Et la preuve, après tout, que je vous en demande,
 C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende²⁾,
 De le sacrifier, madame, à mon amour,
 Et de chez vous enfin le bannir dès ce jour.

CÉLIMÈNE.

Mais quel sujet si grand contre lui vous irrite,
 Vous à qui j'ai tant vu³⁾ parler de son mérite?

ORONTE.

Madame, il ne faut point ces éclaircissements;
 Il s'agit de savoir quels sont vos sentiments.
 Choisissez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre;
 Ma résolution n'attend rien que la vôtre.

ALCESTE, sortant du coin où il était.

Oui, monsieur a raison; madame, il faut choisir;
 Et sa demande ici s'accorde à mon désir.
 Pareille ardeur me presse, et même soin m'amène;
 Mon amour veut du vôtre une marque certaine:

1) *Feindre* dans le sens de *craindre*, *hésiter*, s'employait beaucoup autrefois, mais toujours avec la négative: *il ne feignit pas* de dire.

2) *Vous prétende*, pour dire *prétende à vous épouser*, ne se dirait guère aujourd'hui. B.

3) *Vu* pour *entendu* semblerait une faute, mais ici il renferme l'idée de: *en ma présence*.

Les choses ne sont plus pour traîner en longueur,
Et voici le moment d'expliquer votre cœur.

ORONTE.

Je ne veux point, monsieur, d'une flamme importune,
Troubler aucunement votre bonne fortune.

ALCESTE.

Je ne veux point, monsieur, jaloux ou non jaloux,
Partager de son cœur rien du tout avec vous.

ORONTE.

Si votre amour au mien lui semble préférable....

ALCESTE.

Si du moindre penchant elle est pour vous, capable....

ORONTE.

Je jure de n'y rien prétendre désormais.

ALCESTE.

Je jure hautement de ne la voir jamais.

ORONTE.

Madame, c'est à vous de parler sans contrainte.

ALCESTE.

Madame, vous pouvez vous expliquer sans crainte.

ORONTE.

Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE.

Vous n'avez qu'à trancher, et choisir de nous deux.

ORONTE.

Quoil sur un pareil choix vous semblez être en peine?

ALCESTE.

Quoil votre âme balance, et paraît incertaine?

CÉLIMÈNE.

Mon Dieu! que cette instance est là hors de saison!
Et que vous témoignez tous deux peu de raison!
Je sais prendre parti sur cette préférence,
Et ce n'est pas mon cœur maintenant qui balance:

Il n'est point suspendu, sans doute, entre vous deux ;
 Et rien n'est sitôt fait que le choix de nos vœux.
 Mais je souffre, à vrai dire, une gêne trop forte
 A prononcer en face un aveu de la sorte :
 Je trouve que ces mots, qui sont désobligeants,
 Ne se doivent point dire en présence des gens ;
 Qu'un cœur de son penchant donne assez de lumière,
 Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en visière ;
 Et qu'il suffit enfin que de plus doux témoins¹⁾
 Instruisent un amant du malheur de ses soins.

ORONTE.

Non, non, un franc aveu n'a rien que j'appréhende²⁾,
 J'y consens pour ma part.

ALCESTE.

Et moi, je le demande ;
 C'est son éclat surtout qu'ici j'ose exiger,
 Et je ne prétends point voir rien ménager.
 Conserver tout le monde est votre grande étude :
 Mais plus d'amusement, et plus d'incertitude³⁾ ;
 Il faut vous expliquer nettement là-dessus,
 Ou bien pour un arrêt je prends votre refus ;
 Je saurai, de ma part, expliquer ce silence,
 Et me tiendrai pour dit⁴⁾ tout le mal que j'en pense.

ORONTE.

Je vous sais fort bon gré, monsieur, de ce courroux,
 Et je lui dis ici même chose que vous.

1) *Témoin*, du latin [*testimonium*, s'emploie ici pour *témoignage*.

2) *Appréhender*, dans le sens de *craindre*, régit ordinairement un verbe à l'infinitif, avec la préposition *de*.

3) Dans une exclamation on fait usage de l'ellipse pour la rendre plus brève. Il faudrait ici : il ne faut plus d'amusement, d'incertitude.

4) *Se tenir pour dit*, dans le langage familier, signifie : regarder comme vrai, comme exact.

CÉLIMÈNE.

Que vous me fatiguez avec un tel caprice!
 Ce que vous demandez a-t-il de la justice?
 Et ne vous dis-je point quel motif me retient?
 J'en vais prendre pour juge Éliante qui vient.

SCÈNE III.

ÉLIANTE, PHILINTE, CÉLIMÈNE, ORONTE,
 ALCESTE.

CÉLIMÈNE.

Je me vois, ma cousine, ici persécutée
 Par des gens dont l'humeur y paraît concertée¹⁾.
 Ils veulent, l'un et l'autre, avec même chaleur,
 Que je prononce entre eux le choix que fait mon cœur;
 Et que, par un arrêt qu'en face il me faut rendre,
 Je défende à l'un d'eux tous les soins qu'il peut prendre.
 Dites-moi si jamais cela se fait ainsi.

ÉLIANTE.

N'allez point là-dessus me consulter ici;
 Peut-être y pourriez-vous être mal adressée²⁾,
 Et je suis pour les gens qui disent leur pensée.

ORONTE.

Madame, c'est en vain que vous vous défendez.

ALCESTE.

Tous vos détours ici seront mal secondés.

ORONTE.

Il faut, il faut parler, et lâcher la balance³⁾.

1) Dans ce vers y a paru de trop. B. — *Concerté est*, résolu par un commun accord.

2) *Être mal adressée*, pour *vous adresser mal*, ne saurait se dire. B.

3) *Lâcher la balance*, a paru une mauvaise expression. *Lâcher* est du latin *laxare*. Voy. p. 18, 1).

ALCESTE.

Il ne faut que poursuivre à garder le silence¹⁾.

ORONTE.

Je ne veux qu'un seul mot pour finir nos débats.

ALCESTE.

Et moi, je vous entends, si vous ne parlez pas.

SCÈNE IV.

ARSINOË, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ALCESTE,
PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ORONTE.

ACASTE, à Céliène.

Madame, nous venons tous deux, sans vous déplaire,
Éclaircir avec vous une petite affaire.

CLITANDRE, à Oronte et à Alceste.

Fort à propos, messieurs, vous vous trouvez ici;
Et vous êtes mêlés dans cette affaire aussi.

ARSINOË, à Céliène.

Madame, vous serez surprise de ma vue;
Mais ce sont ces messieurs qui causent ma venue:
Tous deux ils m'ont trouvée, et se sont plaints à moi
D'un trait à qui mon cœur ne saurait prêter foi.
J'ai du fond de votre âme une trop haute estime,
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime;
Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus forts²⁾,
Et, l'amitié passant sur de petits discords,
J'ai bien voulu chez vous leur faire compagnie,
Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

ACASTE.

Oui, madame, voyons d'un esprit adouci,

¹⁾ *Poursuivre à*, pour, continuer à, ne se dit plus.

²⁾ *Pour*: j'ai combattu leurs plus fortes accusations en leur disant ce dont j'avais été témoin.

Comment vous vous prendrez à soutenir ceci.
Cette lettre par vous est écrite à Clitandre.

CLITANDRE.

Vous avez, pour Acaste, écrit ce billet tendre.

A CASTE, à Oronte et à Alceste.

Messieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obscurité,
Et je ne doute pas que sa civilité,
A connaître sa main, n'ait trop su vous instruire;
Mais ceci vaut assez la peine de le lire.

Vous êtes un étrange homme, Clitandre, de condamner mon enjouement¹⁾, et de me reprocher que je n'ai jamais tant de joie que lorsque je ne suis pas avec vous. Il n'y a rien de plus injuste; et, si vous ne venez bien vite me demander pardon de cette offense, je ne vous la pardonnerai de ma vie. Notre grand flandrin²⁾ de vicomte....

Il devrait être ici.

Notre grand flandrin de vicomte, par qui vous commencez vos plaintes, est un homme qui ne saurait me revenir³⁾; et, depuis que je l'ai vu, trois quarts d'heure durant, cracher dans un puits pour faire des ronds⁴⁾, je n'ai pu jamais prendre bonne opinion de lui. Pour le petit marquis....

1) *Enjouement*, gaieté douce badinage léger.

2) *Flandrin* se dit par mépris et dans le langage populaire d'un homme élancé, qui n'a pas de contenance ferme, en allemand: eine *Spitzenstange*. Nous donnons un sens pareil à *flamand*, qui est de la Flandre, en disant populairement: ein *flämischer Bursche*.

3) *Me revenir* pour *me plaire* est familier.

4) Cracher dans un puits pour faire des ronds (cercles), jeter des pierres dans l'eau, ne peuvent être des amusements que pour les enfants et pour les gens de peu d'esprit, si même ils en ont un peu. Dans le langage populaire on qualifie des plaisirs de ce genre: une ribote de perruquier, parce qu'elle n'exige ni dépense d'esprit ni d'argent.

C'est moi-même, messieurs, sans nulle vanité.

Pour le petit marquis, qui me tint hier longtemps la main, je trouve qu'il n'y a rien de si mince que toute sa personne¹⁾; et ce sont de ces mérites qui n'ont que la cape et l'épée²⁾. Pour l'homme aux rubans verts³⁾

(A Alceste.)

A vous le dé⁴⁾: monsieur.

Pour l'homme aux rubans verts⁵⁾, il me divertit quelquefois avec ses brusqueries et son chagrin bourru⁶⁾; mais il est cent moments où je le trouve le plus fâcheux du monde. Et pour l'homme à la veste

(A Oronte.)

Voici votre paquet.

Et pour l'homme à la veste, qui s'est jeté dans le bel esprit⁷⁾, et veut être auteur malgré tout le monde, je ne puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit, et sa prose me fatigue autant que

1) *Mince* au figuré signifie: de peu de valeur.

2) Cette expression proverbiale est fondée sur ce que les anciennes coutumes, donnant tout le bien aux aînés des familles nobles, ne laissaient aux cadets que la ressource d'entrer dans l'armée. La *cape* était un manteau à capuchon, qui faisait anciennement partie de l'habillement militaire.

3) Les hommes portaient alors des nœuds de rubans à la cravate, aux manches, aux jarretières, aux souliers, partout. Dans *les Plaideurs* de Racine (Acte I, sc. IV p. 26, 2) d. n. éd.), Dandin dit à son fils, pour blâmer sa prodigalité: Chacun de tes rubans me coûte une sentence.

4) *A vous le dé* est une locution pour dire: c'est à vous à parler et, comme ici, cela vous regarde.

5) Voy. Acte II, sc. 1, p. 49: L'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer?

6) *Bourru*, rude, brusque, de *bourre* qui signifiait autrefois: poil rude au toucher.

7) *Se jeter dans quelque chose* est au figuré: se consacrer entièrement, se dévouer à quelque chose.

ses vers. Mettez-vous donc en tête que je ne me diverts pas toujours si bien que vous pensez ; que je vous trouve à dire, plus que je ne voudrais, dans toutes les parties où l'on m'entraîne, et que c'est un merveilleux assaisonnement¹⁾ aux plaisirs qu'on goûte, que la présence des gens qu'on aime.

CLITANDRE.

Me voici maintenant, moi.

Voire Clitandre dont vous me parlez, et qui fait tant le doucereux²⁾, est le dernier des hommes pour qui j'aurais de l'amitié. Il est extravagant de se persuader qu'on l'aime ; et vous l'êtes de croire qu'on ne vous aime pas. Changez, pour être raisonnable, vos sentiments contre les siens ; et voyez-moi le plus que vous pourrez pour m'aider à porter le chagrin d'en être obsédée.

D'un fort beau caractère on voit là le modèle,
Madame, et vous savez comment cela s'appelle,
Il suffit. Nous allons, l'un et l'autre en tous lieux,
Montrer de votre cœur le portrait glorieux.

ACASTE.

J'aurais de quoi vous dire, et belle est la matière,
Mais je ne vous tiens pas digne de ma colère ;
Et je vous ferai voir que les petits marquis
Ont, pour se consoler, des cœurs de plus haut prix.

SCÈNE V.

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ARSINOË, ALCESTE,
ORONTE, PHILINTE.

ORONTE.

Quoi ! de cette façon je vois qu'on me déchire,
Après tout ce qu'à moi je vous ai vu m'écrire !

¹⁾ Assaisonnement, *Spice*, chose qui pique et flatte le goût.

²⁾ Doucereux est doux sans être agréable. Faire le doucereux auprès des femmes, en parlant d'un amour fade.

Le portrait de Clitandre se trouve Acte II, sc. 1, p. 48.

Et votre cœur, paré de beaux semblants d'amour,
 A tout le genre humain se promet tour à tour!
 Allez, j'étais trop dupe, et je vais ne plus l'être;
 Vous me faites un bien, me faisant vous connaître:
 J'y profite d'un cœur qu'ainsi vous me rendez,
 Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez¹⁾.

(A Alceste.)

Monsieur, je ne fais plus d'obstacle à votre flamme,
 Et vous pouvez conclure affaire avec madame.

SCÈNE VI.

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ARSINOË, ALCESTE,
 PHILINTE.

ARSINOË, à Céliène.

Certes, voilà le trait du monde le plus noir,
 Je ne m'en saurais taire, et me sens émuvoir.
 Voit-on des procédés qui soient pareils aux vôtres?
 Je ne prends point de part aux intérêts des autres;

(Montrant Alceste.)

Mais monsieur, que chez vous fixait votre bonheur,
 Un homme comme lui, de mérite et d'honneur,
 Et qui vous chérissait avec idolâtrie,
 Devait-il?...

ALCESTE.

Laissez-moi, madame, je vous prie,
 Vider mes intérêts moi-même là-dessus;
 Et ne vous chargez point de ces soins superflus.
 Mon cœur a beau vous voir prendre ici sa querelle²⁾,

¹⁾ Il va trouver à se venger en donnant son cœur qu'elle perd, à une autre femme.

²⁾ Prendre la querelle pour défendre, ne se dirait plus bien; on dit cependant encore *sponsor la querelle* dans ce même sens.

Il n'est point en état de payer¹⁾ ce grand zèle;
 Et ce n'est pas à vous que je pourrai songer,
 Si, par un autre choix, je cherche à me venger.

ARSINOË.

Hé! croyez-vous, monsieur, qu'on ait cette pensée,
 Et que de vous avoir on soit tant empressée?
 Je vous trouve un esprit bien plein de vanité,
 Si de cette créance²⁾ il peut s'être flatté.
 Le rebut de madame est une marchandise
 Dont on aurait grand tort d'être si fort éprise.
 Détrompez-vous, de grâce, et portez-le moins haut³⁾.
 Ce ne sont pas des gens comme moi qu'il vous faut.
 Vous ferez bien encor de soupirer pour elle,
 Et ja brûle de voir une union si belle.

SCÈNE VII.

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE, à Célimène.

Eh bien! je me suis tu, malgré ce que je voi,
 Et j'ai laissé parler tout le monde avant moi.
 Ai-je pris sur moi-même un assez long empire?
 Et puis-je maintenant?...

CÉLIMÈNE.

Oui, vous pouvez tout dire,
 Vous en êtes en droit⁴⁾, lorsque vous vous plaindrez,
 Et de me reprocher tout ce que vous voudrez.
 J'ai tort, je le confesse; et mon âme confuse
 Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuse.

1) *Payer* se dit souvent pour *récompenser*.

2) *Créance* pour *croyance*, ne se dit plus. *B.*

3) *Porter haut* par abréviation de *porter la tête haute*, pour dire : être fier, orgueilleux.

4) *Etre en droit* pour, avoir droit et, comme ici, avoir raison.

J'ai des autres ici méprisé le courroux;
 Mais je tombe d'accord¹⁾ de mon crime envers vous.
 Votre ressentiment sans doute est raisonnable;
 Je sais combien je dois vous paraître coupable,
 Que toute chose dit que j'ai pu vous trahir,
 Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr.
 Faites-le, j'y consens.

ALCESTE.

Hé! le puis-je, traîtresse?
 Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse?
 Et, quoique avec ardeur je veuille vous haïr,
 Trouvé-je un cœur en moi tout prêt à m'obéir?

(A Éliante et à Philinte.)

Vous voyez ce que peut une indigne tendresse,
 Et je vous fais tous deux témoins de ma faiblesse.
 Mais, à vous dire vrai, ce n'est pas encor tout,
 Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout,
 Montrer que c'est à tort que sages on nous nomme,
 Et que dans tous les cœurs il est toujours de l'homme²⁾).

(A Célimène.)

Oui, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits;
 J'en saurai, dans mon âme, excuser tous les traits,
 Et me les couvrirai du nom d'une faiblesse,
 Où le vice du temps porte votre jeunesse,
 Pourvu que votre cœur veuille donner les mains³⁾
 Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains,
 Et que dans mon désert, où j'ai fait vœu de vivre,
 Vous soyez, sans tarder, résolue à me suivre.
 C'est par là seulement que, dans tous les esprits,
 Vous pouvez réparer le mal de vos écrits⁴⁾,

1) *Tomber d'accord* signifie ici plutôt: confesser, avouer, que, se mettre d'accord avec quelqu'un.

2) Le cœur le mieux cuirassé n'en est pas moins sujet à toute la faiblesse humaine.

3) *Donner les mains pour consentir* est du style familier.

4) *Écrits* pour billets, lettres, pourrait être à bon droit

Et, qu'après cet éclat qu'un noble cœur abhorre,
Il peut m'être permis de vous aimer encore.

CÉLIMÈNE.

Moi, renoncer au monde avant que de vieillir;
Et, dans votre désert, aller m'ensevelir!

ALCESTE.

Et, s'il faut qu'à mes vœux votre flamme réponde,
Que doit vous importer tout le reste du monde?
Vos désirs avec moi ne sont-ils pas contents?

CÉLIMÈNE.

La solitude effraye une âme de vingt ans.
Je ne sens point la mienne assez grande, assez forte,
Pour me résoudre à prendre un dessein¹⁾ de la sorte.
Si le don de ma main peut contenter vos vœux,
Je pourrai me résoudre à serrer²⁾ de tels nœuds;
Et l'hymen....

ALCESTE.

Non. Mon cœur à présent vous déteste,
Et ce refus lui seul fait plus que tout le reste.
Puisque vous n'êtes point³⁾ en des liens si doux,
Pour trouver tout en moi, comme moi tout en vous,
Allez, je vous refuse; et ce sensible outrage,
De vos indignes fers pour jamais me dégage:

critiqué, puisqu'il ne se dit que dans un sens général et signifie, surtout au pluriel, tous les travaux écrits d'un auteur.

¹⁾ Nous trouvons cette forme *prendre un dessein* dans les auteurs anciens, p. e. dans Phèdre de Racine (Voy. p. 9,²⁾ de notre édition), mais elle est rare chez Molière. Voy. p. 128,¹⁾.

²⁾ *Serrer*, joindre, faire un nœud. On dit bien au figuré: *Serrer les nœuds de l'amitié*, pour rendre l'amitié plus étroite.

³⁾ *Puisque vous n'êtes point*, etc. la construction a paru embarrassée et louche dans ces deux vers. B. — *Être pour* signifie, être disposé, enclin à.

SCÈNE VIII.

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE, à Éliante.

Madame, cent vertus ornent votre beauté,
 Et je n'ai vu qu'en vous de la sincérité;
 De vous, depuis longtemps, je fais un cas extrême;
 Mais laissez-moi toujours vous estimer de même,
 Et souffrez que mon cœur, dans ses troubles divers,
 Ne se présente point à l'honneur de vos fers;
 Je m'en sens trop indigne, et commence à connaître
 Que le ciel pour ce nœud ne m'avait point fait naître;
 Que ce serait pour vous un hommage trop bas,
 Que le rebut d'un cœur qui ne vous valait pas;
 Et qu'enfin....

ÉLIANTE.

Vous pouvez suivre cette pensée ¹⁾:
 Ma main de se donner n'est pas embarrassée ²⁾;
 Et voilà votre ami, sans trop m'inquiéter,
 Qui, si je l'en priais, la pourrait accepter.

PHILINTE.

Ah! cet honneur, madame, est toute mon envie,
 Et j'y sacrifierais et mon sang et ma vie.

ALCESTE.

Puissiez-vous, pour goûter de vrais contentements,
 L'un à l'autre, à jamais, garder ces sentiments,
 Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
 Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices,
 Et chercher, sur la terre, un endroit écarté,
 Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

1) *Suivre une pensée* c'est souvent l'approfondir, mais ici la réaliser, y donner suite.

2) En prose: je n'éprouve pas d'embarras pour trouver à qui donner ma main.

PHILINTE.

Allons, madame, allons employer toute chose,
Pour rompre le dessein que son cœur se propose¹⁾.

¹⁾ *Se proposer un dessein* est encore une autre forme que l'on ne saurait adopter aujourd'hui. Nos auteurs anciens ont employé ce mot de si diverses manières qu'il doit en résulter du trouble pour l'esprit. Corneille va jusqu'à dire *faire un dessein*. Ce mot est synonyme de *projet* avec cette différence que le *dessein* est ce qu'on se désigne à soi-même comme devant être exécuté; le *projet* est l'ensemble des moyens trouvés pour l'exécution. On conçoit des *desseins*; on forme, on combine des *projets*.

FIN DU MISANTHROPE.

FEB 14 1913

DUE DEC 29 1922

DUE SEP 11 1925

JAN 3 1929

~~DUE JAN 3 '33~~

DEC 13 '61 H

